Chapitre II

le problème des migrations préislamiques. les venues indonésiennes et africaines à madagascar

"Rarement, pour ces périodes reculées on arrive à pouvoir dire avec précision comment les choses se sont passées; mais on parvient à se figurer les diverses façons dont elles ont pu se passer et cela est beaucoup".

Ernest Renan

5. L'OCEAN INDIEN ET MADAGASCAR AVANT LES ISLAMISES

I. Quelques prétendues antiquités de Madagascar

Dans ces terres du bout du monde que sont les pays du Sud-Ouest de l'Océan Indien circulent de temps à autre des contributions peu fondées. On cite des voyages de Phéniciens, d'Egyptiens, de Sabéens, de Grecs et même d'Hébreux, dans une perspective qui va sûrement au-delà de ce que furent réellement ces voyages. BENT attribuait la paternité de Zimbabwe à des Phéniciens (1893). Charles POIRIER, dans plusieurs de ses contributions, fait l'équation entre la région de Sofala et les pays de Pount et d'Ophir.

Ces voyages d'une très haute antiquité auraient pour certains auteurs touché Madagascar. F. de MAHY croyait avoir retrouvé des vestiges phéniciens à Majunga, ce que FERRAND et moi-même ne pouvons confirmer (voir le chapitre sur la Betsiboka). A. GRANDIDIER, dans son Histoire de la Géographie de Madagascar (1885, p.1 à 11) pense à des visites des Grecs et naturellement d'Arabes. Selon lui, ...

"... Dès les temps anciens, cette île était connue des Grecs et des Arabes, mais les noms de Ménuthias, de Djafouna, de Chezbezat sous lesquels ils la désignaient, et la description, très courte, quoique exacte, qu'ils nous ont laissée, n'avaient pas frappé l'attention des géographes européens qui n'en ont appris l'existence que par les Portugais, en 1500".

En fait, le seul nom grec, celui de Menouthias, cité par Ptolemée et l'auteur du Voyage du Périple, désigne plus probablement l'île de Pemba, ou peut-être Zanzibar ou Mafia.

Un certain MESGNIL a cru bon de rédiger un ouvrage dont le titre "Madagascar, Homère et la tribu mycenienne" donne à lui seul une idée de la spéculation entreprise. (s.d.).

Plus tenaces sont les légendes sur des immigrations juives; le P. Joseph BRIANT, dans sa plaquette : "L'Hébreu à Madagascar", croit fermement que ...

"... Il y aurait eu encore, non une, mais deux immigrations juives à Madagascar. L'une plus ancienne passant par l'Egypte; l'autre par le Golfe Persique. La première a donné des ancêtres aux Antandroys, la seconde aux Antémoros".

(1945, p.4)

BRIANT appuie sa démonstration par plusieurs centaines de rapprochements entre des mots malgaches et des mots hébreux. En fait, ce genre d'élucubration,basée sur une linguistique facile,en comparant ce qui peut se rassembler,est hélas trop répandue à Madagascar,où J. AUBER l'a développé dans de nombreux travaux tous contestables, mais qu'on a édité à l'Imprimerie Officielle (1).

Les recherches sur l'origine juive de certains Malgaches remontent à FLACOURT qui croit que les premiers étrangers venus à la côte Est de Madagascar sont *"les Zaffe-Hibrahim, ou de la lignée d'Abraham, habitants de l'Isle de Sainte- Marie et des terres voisines"* et dans son avant-propos à l'Histoire de la Grande Isle de Madagascar, FLACOURT explicite les raisons de son hypothèse :

"... D'autant qu'ayans l'usage de la Circoncision, ils n'ont aucune tache du Mahométisme, ne connoissent Mahomet ny les Caliphes, et reputent les Sectateurs pour Caffres et hommes sans Loy, ne mangent point, et ne contractent aucune alliance avec eux. Ils célèbrent et chomment le Samedy, non le Vendredy, comme les Maures, et n'ont aucun nom semblable à ceux qu'ils portent; ce qui me fait croire que leurs ancestres sont passez en cette Isle dès les premières transmigrations des Juifs, ou qu'ils sont descendus des plus anciennes familles des Ismaélites dès avant la captivité de Babylone, ou de ceux qui pouvoient estre restez dans l'Egypte environ la sortie des enfants d'Israël. Ils ont retenu le nom de Moyse, d'Isaac, de Joseph, de Jacob et de Noë". (2).

(Avant-Propos 1660)

G. FERRAND conteste formellement la possibilité de ces venues juives; il pense que certains noms sémitiques de l'île sont imputables aux Islamisés (1902, p. 109-110). Quant à l'abstention du travail le samedi, il s'agit tout simplement d'un jour *fady*, (interdit), fort courant dans les coutumes malgaches; sur la côte Est, on trouve encore des *fady* sur le Mardi, le Jeudi et le Samedi, selon les régions. En outre, il semble qu'au XVIIème siècle l'existence de la Circoncision chez certains peuples exotiques ait incité des auteurs français chrétiens à rechercher une origine juive. On trouve un autre exemple que FLACOURT de cette recherche dans le dictionnaire français-caraïbe et caraïbe-français du Père Raymond BRETON (Auxerre 1666).

Plus récemment la théorie des Préislamiques Malgaches a été reprise par Jean POIRIER sous une autre forme. Cet auteur retrouve une dualité dans les apports musulmans à Madagascar. Selon J. POIRIER.

"... On est frappé par le fait que les éléments arabes ou arabisés, anciennement présents à Madagascar (il ne s'agit pas des apports récents, souahilis,comoriens ou autres), n'empruntent pratiquement rien à l'Islam : ils ne connaissent ni Allah,ni la mosquée, ni le hadj, ni la prière, ni l'aumône, ni

(1) Les travaux d'Auber sont signalés dans la Bibliographie de Madagascar 1956 - 1963 *de J. Fontvieille sous les rubriques 23-148 à 23-156 et 26-626 à 26.631. Sur ces comparaisons au pied levé" voir notamment 26-230 "Français, Malgaches, Bantous, Arabes, Turcs, Chinois, Canaques ... Parlons-nous une même langue ? Essai des Sémantique comparée. (1968).*

(2) Evidemment ces noms bibliques sont communs aux Juifs, Musulmans et Chrétiens, comme le sont aussi Solomon (Souleyman), Jésus (Haissa), Marie (Mariam).

la chahadah - donc aucune des cinq ardan ad din, aucun des fondements de l'Islam, sauf le jeûne (localement) - qui est d'ailleurs pré-islamique; ils citent le nom du Prophète (Mahmadou) sans lui attacher de particulière importance; ils font état du Diable (Biliche des navigateurs, c'est-à-dire Iblis: l'ange déchu), mais l'essentiel restitue un grand nombre de pratiques arabes d'avant l'Islam : astrologie, divination, magie, comput, jeu".

(1965, p. 81, Note)

Alors que pour ses prédécesseurs, les survivances atténuées de l'Islam malgache évoquaient des origines juives, POIRIER considère qu'il s'agirait là d'une forme primitive de religion qui serait venue d'Arabie dans la Grande Ile :

"... C'est l'histoire des origines de l'Islam qui nous donnera vraisemblablement et la clé du problème; l'hagiographie officielle a voilé l'intensité des oppositions qu'a suscitées le Prophète, mais garde encore la trace de ces luttes; de nombreux groupes vaincus ont quitté l'Arabie (rappelons que Mahomet lui-même, incertain du sort des armes a failli émigrer pour se fixer définitivement en Ethiopie). Il semble que l'origine des plus anciens éléments arabes à Madagascar soit double; il existe d'une part une couche "anti" islamique issue de clans opposés à l'Islam, lesquels vaincus par lui ont dû s'exiler probablement en Perse (les relations de la Grande Ile avec la Perse ont été très intenses à certaines époques) ou en Afrique orientale; ces éléments ont apporté une part importante de la couche culturelle arabe. Mais le schéma est plus complexe; il faut faire intervenir d'autres éléments que nous pouvons dire paraislamiques et qui proviennent de la scission qui s'est produite au moment où Mahomet, qui s'est d'abord voulu simple prophète, successeur de Jésus, devant l'échec de sa prédiction en faveur du Dieu de la Bible - livre sacré pour l'Islam - a effectué une reconversion presque complète en proclamant la religion de son propre dieu, Allah; nous ne pouvons insister ici sur cette nouvelle interprétation de l'histoire de l'Islam, très éclairante; Mahomet repoussé comme successeur de Jésus a dès lors fondé sa propre religion (la prière tournée d'abord vers Jérusalem a été dirigée vers La Mecque; le nom d'Allah inconnu jusqu'alors paraît dans les sourates, etc ...). Dans les troubles qui ont suivi la mort du Prophète, des groupes vaincus ont quitté l'Arabie, en emportant avec eux la vision de la première prédication qui, quoique faite par Mahomet, était, en termes propres, anti-islamique; de là vient la couche arabe-malgache qui connaît Mahomet et ignore Allah, fait qui serait inexplicable autrement; on cite Mamadou, reconnu comme prophète successeur de Jésus, mais moins grand que lui".

Sans préjuger du cheminement par lequel les échos de ces scissions lointaines sont parvenues à Madagascar, J. POIRIER estime que la dichotomie qu'il a fait connaître doit entrainer une nouvelle analyse des couches arabes à Madagascar. Pour citer ses propres termes.

"Nous sommes donc en présence de deux couches arabes, l'une anté-islamique (d'où viennent probablement les éléments rappelés plus haut), l'autre anti-islamique (caractérisée par la connaissance du Coran, de Mahomet, mais par l'ignorance d'Allah et la subordination de Mahomet à Jésus - deux faits très expressifs, et peut-être par des éléments comme le sacrifice rituel des animaux et le jeûne du vendredi). Il nous apparaît "que le problème des couches arabes à Madagascar est entièrement à reprendre à partir de cette double perspective".

(Poirier 1965, p. 81, fin de la Note 1)

Plus récemment, vers 1954, les découvertes "d'inscriptions" dues à l'érosion alphabétiforme (voir le parag. 16, sur l'extension des Islamisés dans le Sud et le Centre), vers Fianarantsoa à Alakamisy-Ambohimaha et Ambohimiera, a

a redonné un regain de vigueur aux spéculations sur des venues Sud-Arabiques à Madagascar. A notre avis ces "recherches" ne méritent qu'une motion anecdotique de curiosité. Plus intéressant semble avoir été la découverte d'une monnaie romaine vers Majunga, à propos de laquelle s'est établie toute une légende. Le procès-verbal de l'Académie Malgache de 1949-1950 (N.S. T.XXIX, p. XXI) résume le texte d'une lettre dans laquelle *"M. le Chef de la Section Archéologie Préhistoire de l'Institut Français d'Afrique Noire signale avoir lu dans divers ouvrages qu'il avait été trouvé de monnaies romaines à Madagascar"*. Le procès-verbal consigne qu'aucun membre de l'Académie n'en a entendu parler. Il semble que c'est à GAUTIER que reviendrait le mérite de cette découverte. Une monnaie datant de CONSTANTIN aurait été trouvé à Majunga (1) ; mais, comme personne ne sait si elle a été ramassée *in situ*, ou bien apportée à une époque récente, il ne faut pas, pour l'instant, échafauder de déduction. GROTANELLI y fait allusion (1955, p. 55), et on pourrait craindre que la multiplication des références n'entraînât, comme dans le cas de la dent d'or de FONTENELLE, un commencement de démonstration par répétition. On doit pourtant être sur le qui-vive pour ce genre de trouvailles ; des monnaies romaines ont été découvertes, non seulement à Siraf (Golfe Persique), à Arikamedu près de Pondichéry, mais aussi aux Philippines. L'aventure de Rome "au-delà de ses frontières", selon le mot de Sir Mortimer WEELER, a peut-être ses prolongements en Afrique orientale et à Madagascar si cette île était occupée au début du premier millénaire. Il est nécessaire d'élargir la discussion à ce que l'on sait sur l'Océan Indien dans l'Antiquité.

II - Navigation préislamique dans l'Ouest de l'Océan Indien

A l'heure actuelle bien que l'on assiste à une multiplication des recherches sur diverses régions, en particulier sur la côte orientale d'Afrique, le Golfe Persique et même le Pakistan occidental, aucune synthèse sur l'histoire ancienne de l'ensemble de l'Océan Indien n'a encore vu le jour ; ainsi le travail de TOUSSAINT (1961) reste à jour, sauf naturellement pour tout ce qui concerne les Islamisés.

TOUSSAINT retrace avec beaucoup d'objectivité ce qu'on sait sur les expéditions des Egyptiens au pays de Pount avant le premier millénaire av. J.-C. et les rares renseignements dont on dispose sur les voyages que les Phéniciens faisaient à Pount et à Ophir pour le compte du roi Salomon. Il semble

(1) *Dans sa thèse secondaire en latin Gautier écrit en effet :*
"Aliter est de moneta quadam. Majunga relata a domino Antony Jully, praeclaro architecto qui in Madagascar publicorum aedificiorum provinciam habet. Aerea Constantini temporis est, et dominus Babelon, in bibliotheca dicta Nationis monetarum rector, cui submisi, ear sic describit : CONSTANTINUS AUG. A dextra, Constantini Magni laureatum caput.
In aversa parte : ON CONSTANTINI MAX AUG. Corona in qua duobus versibus legitur VOT. XX.
Denique in inscriptione duae incertae litterae, officinae signum.
Vide Henricum Cohen. Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain, tome VII, p. 242 (in secunda editione).
Mala fortuna, ea sola est hujuscemodi moneta quae in Madagascar unquam reperta fuerit. Quomodo autem eam invenerint indigenae non plane cognoscimus, qui in arenis, in Indica Majungae parte, et se occurrisse tantummodo dixerunt. In iis conditionibus, dicendi, ut jurisconsulti, locus est : Testis nullus". (Gautier 1902, p. 60).

que ces territoires fabuleux aient tout simplement été le Corne d'Afrique et l'Arabie du Sud (1). On connaît mal l'histoire des royaummes sabéens et minéens qui durent recevoir les visites des Phéniciens et qui, peut-être même, furent en rapport avec la Somalie (2). Toujours est-il qu'ils furent remplacés ultérieurement par les Himyarites.

Au Ve av. J.-C. les Perses font rechercher par l'intermédiaire de Scylax une liaison entre la Mer Rouge et l'Inde. Les Grecs (par Néarque), puis les Ptolémées d'Egypte poursuivront cette voie, mais il est probable que le commerce le plus important passait par la Mésopotamie, et cela depuis le VIe siècle av. J.-C. on possède des preuves du commerce entre Babylone et l'Inde à cette haute époque et même antérieurement il semble qu'un trafic de stéatite (c'est-à-dire de chloritoschiste) ait eu lieu entre le Nord-Ouest de l'Inde et le Golfe Persique par la ville de Tepe Yaya. La tradition du travail du chloritoschiste se maintiendra dans ces régions jusqu'à l'époque islamique où les Islamisés l'importeront et la perfectionneront dans le Nord-Est de Madagascar.

Les Romains, par personne interposée ou directement, commercent depuis la Mer Rouge vers l'Inde et l'Extrême-Orient. Ils acquièrent toutes sortes de commodités de luxe et exportent entre autre leurs deniers d'or très recherchés en Inde dont WHEELER a pu reconstituer le chemin de circulation entre les côtes de Malabar et de Coromandel. Leurs incursions en Arabie favoriseront par la suite la montée du royaume rival d'Axoum, dont le port d'Adulis a certainement été un grand emporium commercial. Les Axoumites conquéreront un temps l'Arabie du Sud d'où ils seront eux-mêmes chassés par les Iraniens. A la période sassanide le Golfe Persique reprend son rôle commercial qu'il semble avoir développé jusqu'à la conquête arabe. Siraf a eu une période préislamique brillante datée sous les couches islamiques par la découverte d'une monnaie de Théodose (Whitehouse 1970, p. 144).

Cette période romaine et sassanide n'est pas, pour les régions occidentales de l'Océan Indien qui nous intéressent complètement dépourvue de témoignages historiques. A l'époque romaine, les principales sources sont Strabon, qui écrivait sous Auguste, Pline l'Ancien dont la contribution date de la deuxième moitié du premier siècle de notre ère, Claudius Ptolémée, un Grec d'Alexandrie dont la géographie aurait été éditée vers 150 ap. J.-C., mais qui fut connue sous sa forme définitive vers 400 ap. J.-C. ; les renseignements sur la géographie de l'Afrique orientale qui viendraient d'un certain THEOPHILE, sont à mon avis repris du récit du Périple de la mer Erythrée. Le Périple, oeuvre anonyme écrite par un marchand grec d'Alexandrie, a pendant longtemps été daté du 1er siècle de notre ère. Mais J. PIRENNE (1961, p.441-460) a émis une opinion fondée que cette oeuvre remonterait environ à l'année 220 ap. J.-C. Récemment GERVASE MATHEW (1966) a contesté la date de PIRENNE. Même s'il faut rajeunir ce document d'un siècle il reste une source précieuse. La géographie de Ptolémée est moins précise que le texte du Périple auquel elle n'ajoute que la connaissance du cap Prason au Sud de Raptie (Freeman Grenville 1962 p. 3 à 4).

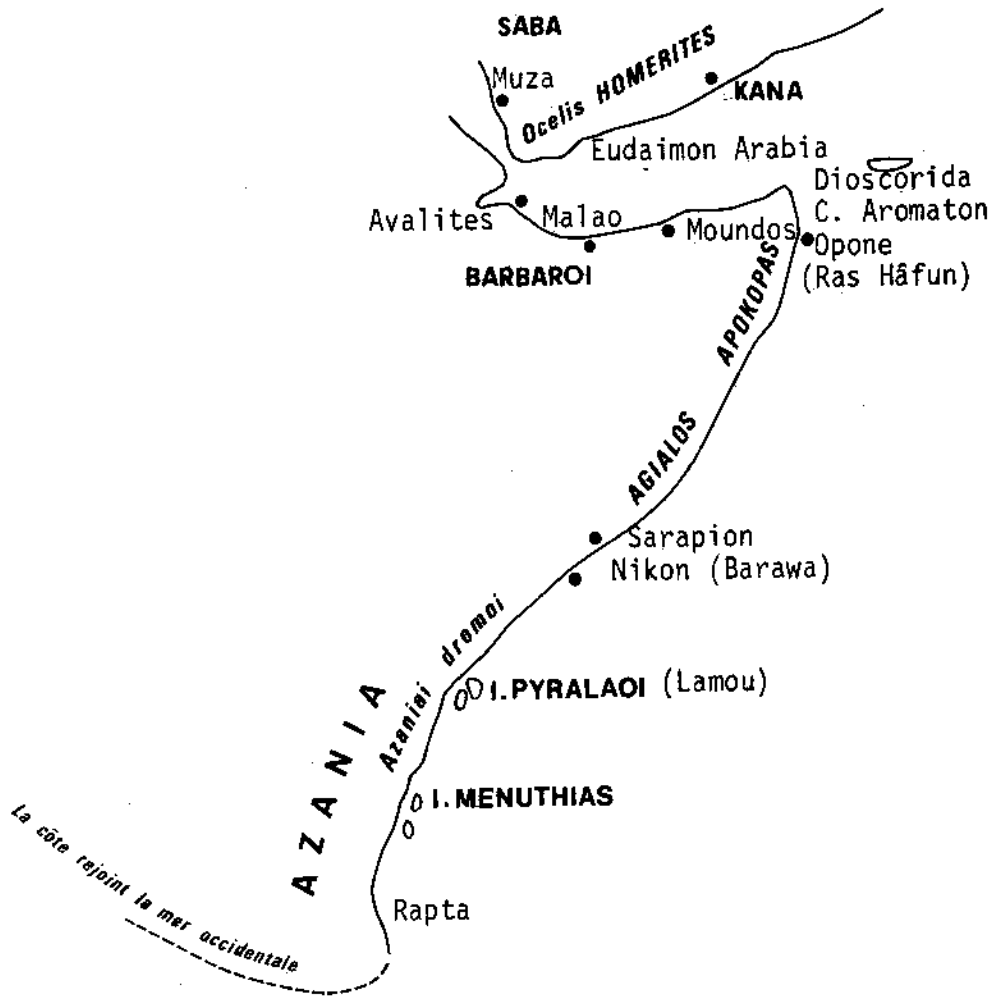
Tous ces textes romains sont naturellement centrés sur le commerce entre la Mer Rouge et l'Inde. Dans une savante discussion J. PIRENNE a montré que,

(1) Naturellement ces voyages n'ont pas forcément laissé de traces. Il en est de même pour les visites des Phéniciens aux îles Cassitérides dont on n'a jamais trouvé de vestiges en Grande-Bretagne.

(2) Malgré les magnifiques recherches de Wendel Philips, Caton - Thompson et J. Pirenne.

depuis l'Arabie du Sud, on a eu tendance à faire, grâce à la mousson du Sud-Ouest des traversées vers les zones les plus méridionales de l'Inde. Ainsi, vers l'an 20 ap. J.-C., la traversée Cana-Muziris se serait déjà pratiquée (1970, p. 101-119). Nous pourrions supposer qu'aucune relation directe ne s'est encore faite à cette époque entre l'Inde et la côte d'Afrique. Le trajet a pu être inventé par des marins habitués à voyager entre l'Inde et la Mer Rouge qui furent déportés vers le Sud. Ce que nous connaissons de la navigation dans cette partie de l'Océan Indien nous apprend que, même au XIXe siècle, les navires arabes venant de la Mer Rouge allaient à Mascate puis sur la côte de Malabar d'où ils cinglaient en décembre pour se rendre en Afrique à Mogadiscio et à Malindi et de là descendre jusqu'à Sofala et Madagascar (Salt in Mauny 1968, p. 27). A l'époque du Périple on gagne les côtes africaines par cabotage depuis la Mer Rouge et nous n'avons aucun indice permettant d'affirmer qu'on se rend de l'Inde à la côte orientale.

Pline ne connaissait rien de la côte africaine au Sud du golfe d'Aden ; il en va différemment de l'auteur du Périple.



L'Afrique orientale selon les données du Périple
(d'après Mauny)

14

Le Périple est une sorte de guide du marchand-aventurier de l'Océan Indien. Sur les paragraphes du récit, quatre sont seulement consacrés à la côte orientale d'Afrique ; ceci est un témoignage indéniable de sa position très marginale dans le système commercial au début de l'ère chrétienne. Ainsi que l'a fait ressortir R. MAUNY, le commerce romain au Sud du *Limes* en Afrique occidentale avait un aspect normal analogue. R. MAUNY donne une version et une discussion de ce texte à partir du document établi par SCHOFF, qui tient compte aussi de la traduction parue dans les Monumenta cartographica de Youssouf KAMAL et aussi du texte grec de H. FRISK (Mauny 1968, p. 19-34).

Le récit mentionne un trafic important de la cannelle dans les ports de la région du cap Gardafui appelé pour cela cap des Aromates, particulièrement à Opone où, outre la casia (cannelle), on importe des esclaves vers l'Egypte et où on trouve de l'écaille. Parmi les produits apportés de l'Inde la canne à sucre est mentionnée.

Il est remarquable qu'on ne parle plus du trafic de la cannelle au Sud de ces régions. PIRENNE fait justement observer que cette épice précieuse venait de l'Inde :

"... On sait par Strabon (XVI, 4, 25) que les Arabes recevaient de l'Inde la plus grande partie de la casia. Et, selon Pline (XII, 41-43), la casia et le cinnamome transportés par les Arabes Gebbanistes provenaient d'une "Ethiopie", dont M. Filliozat a montré qu'elle devait correspondre à Ceylan et à l'Inde orientale, car le cinnamome n'est autre que la cannelle (produite par ces pays) et les habitants méritent le nom d'Ethiopiens par leur teint foncé".

(Pirenne 1970, p. 103)

Ceci répond assez bien aux problèmes que soulève B.A. DATOO qui se demande d'où venait la cannelle que l'on trouvait alors dans la Corne d'Afrique ; cette explication détruit aussi l'hypothèse de MILLER qui a cru qu'à cette époque des relations transocéaniques entre le Sud-Est asiatique et la côte orientale d'Afrique par les Comores et Madagascar étaient à l'origine de ce trafic (Miller 1969, p. 147).

Sur la côte qui va au Sud d'Opone, l'auteur du récit du Périple indique une série d'ancrages et de ports dont Sarapion est peut-etre Mogadiscio et Nikon probablement Barawa, puis les îles Pyralaoi, sûrement l'archipel de Lamu et, enfin *"après deux courses d'un jour et d'une nuit le long de la côte ausanatique... l'île de Menouthias"*, sans doute Pemba ou peut-être Zanzibar. La description bien que très courte correspond parfaitement à la réalité et n'a rien de commun avec les fantasmagories de certains récits arabes ultérieurs. Pour citer le texte de SCHOFF - MAUNY, l'île de Menouthias est...

"à environ 300 stades de la terre ferme, basse et boisée, où se trouvent des rivières et de nombreuses espèces d'oiseaux et la tortue de montagne.

Il n'y a d'autres bêtes sauvages en cet endroit que des crocodiles, mais ces derniers n'attaquent pas l'homme. Il y a ici des bateaux cousus et des pirogues creusées dans un seul morceau de bois, qu'ils utilisent pour la pêche et la chasse à la tortue. Dans cette île ils les prennent aussi d'une façon particulière, dans des paniers de vannerie qu'ils fixent dans les chenaux entre les brisants".

Le terminus de la navigation après Menouthias (qui ne peut avoir été Madagascar) était Rapta.

"... A deux journées de navigation au-delà, est le tout dernier marché du pays d'Azania, appelé Rapta, dont le nom dérive des bateaux cousus (raptôn plorariôn) déjà mentionnés ; il y a là de l'ivoire en grande quantité et de l'écaille".

Ivoire et écaille semblent avoir été les articles les plus recherchés par les marchands avec accessoirement la corne de rhinocéros et l'huile de palme (sans doute de coco). Les objets importés à la côte d'Afrique sont aussi très précisément indiqués.

"... L'on importe vers ces marchés les lances fabriquées à Muza spécialement pour ce commerce, des hachettes, des dagues et des alènes, différentes sortes de verroteries et en certains endroits un peu de vin et du blé, non pas pour le commerce, mais pour s'attirer la bonne volonté des sauvages".

Rapta n'a pas encore été localisé, mais on pense qu'il doit se situer quelque part entre Pangani et le delta de la rivière Rufiji. Un espoir de le découvrir avait été soulevé par HAYWOOD qui aurait obtenu des monnaies romaines dans une amphore vers Bur-Gao, la région de Shungwaya où se trouverait une zone très ancienne de peuplement bantou. En fait, on n'a jamais vu l'amphore et l'origine des pièces elle-même est suspecte. Nikon, en revanche, semble bien être Barawa puisqu'on y a retrouvé de la poterie du "type Kwale" (Chittick 1969 p. 122) très analogue à celle que SOPER dans le site éponyme de Kwale, a pu dater sur la base du Radio Carbone 14, du IIIe siècle ap. J.-C. (Soper 1967, p. 1-17).

Nous verrons plus loin que, sur les côtes kenyane et tanzanienne, les échelles islamiques s'étaient installées à partir du VIIIe siècle au plus tôt sur des lieux inhabités. Ce hiatus entre "l'époque du Périple" et les débuts de la civilisation souahilie primitive avait paru troublant. Pour la première fois un nouvel élément de discussion intervient d'autant plus précieux que les mentions sur les peuples de la côte au IIIe siècle ne sont guère développées par l'auteur du Périple. On sait seulement que les gens étaient vassaux (1) des Himyarites avec lesquels ils se mariaient, processus biologique qui sera d'ailleurs un des facteurs de la formation ultérieure de la civilisation souahilie. D'après le récit du Périple :

"... Le long de cette côte les gens ont des habitudes de piraterie. Ils sont de très grande taille et chaque lieu a ses propres chefs. Le chef mapharitique gouverne le pays selon quelque droit ancien qui le place sous la suzeraineté de l'Etat qui est devenu le premier en Arabie. Et les gens de Muza le tiennent maintenant sous son autorité et y envoient de nombreux et grands navires, utilisant des capitaines et des agents arabes qui sont familiers avec les indigènes et se marient avec eux, qui connaissent toute la côte et en comprennent la langue".

(Mauny 1968, p. 28)

L'incertitude la plus grande règne naturellement au sujet de l'identification de ces gens de "très grande taille". Il pourrait s'agir de types hamitiques, mais tout aussi bien de Bantous. A Barawa où l'on a retrouvé cette poterie de Kwale les habitants parlent encore un curieux dialecte souahili appelé le Chimini ou Chimbalazi alors que les populations du pourtour sont somalies. On serait donc tenté de croire qu'il y a là une survivance de populations bantoues qui, à l'origine, occupaient une plus grande aire d'extension. Il n'est pas exclu que les navigateurs du Périple aient trafiqué avec

(1) Ailleurs dans le récit, il est dit que l'Azania est sujette de Charibaël, un titre royal plutôt qu'un nom (selon Pirenne) appliqué au souverain himyarite.

des Bantous qui acquirent la connaissance du fer, puis la forge depuis l'Arabie (1) au début du premier millénaire. Dans d'autres régions comme la Zambie l'âge du fer commence un peu plus tard.

La contribution de Cosmas Indicopleustes écrite dans la première moitié de VIe siècle concerne surtout des voyages vers Ceylan et l'Inde, mais les renseignements sur la côte africaine sont bien vagues ; il semble que les transactions commerciales aient été entre les mains des Axoumites, mais ceux-ci n'allaient guère au Sud du cap Gardafui. A cette époque, nous ne savons rien du développement des civilisations bantoues sur la côte et des voyages indonésiens dans l'océan. Il est possible que Madagascar n'ait pas été intéressé par le commerce sur les côtes, non seulement parce qu'il n'allait que jusqu'à Rapta, mais encore parce que l'île était inhabitée.

6. HYPOTHESES SUR LA VENUE DES INDONESIENS DANS L'OUEST DE L'OCEAN INDIEN

I. Généralités

L'existence d'influences indonésiennes sur la côte orientale d'Afrique est encore un sujet de discussion. En revanche, il n'est pas douteux que Madagascar ait connu dans le passé la venue de migration (s) provenant du Sud-Est asiatique ou de l'Archipel indonésien, car les données de la linguistique, et secondairement de l'ethnographie ou de l'organisation sociale comparée sont suffisamment concordantes pour étayer ce point de vue.

On pourrait s'attendre à ce que ce chapitre expose à l'aide de preuves archéologiques la séquence chronologique qui unirait dans un même tableau la description de la protoculture indonésienne, le départ vers l'Ouest de l'Océan Indien, le séjour éventuel dans des territoires intermédiaires, l'installation à Madagascar et l'occupation de la Grande Ile.

Je doute qu'une pareille entreprise soit réalisable avant longtemps, mais le but que je me propose sera atteint, si, après avoir posé les hypothèses, donc les limites de notre connaissance de la question, les chercheurs se tiennent en contact, unissent leurs efforts pour combler les lacunes du comparatisme culturel et découvrent les sites archéologiques dont l'exploration hâtera la solution du problème.

Avant de présenter le tableau des migrations telles qu'elles ont pu survenir je partirai des données les plus indiscutables, à savoir l'existence d'une langue indonésienne à Madagascar et, d'autre part, la présence dans l'Ile des types physiques purs ou métissés d'Indonésiens.

Nul n'oserait nier l'appartenance du malgache au groupe linguistique malayo-polynésien. Pressentie par le Hollandais F. de HOUTMAN en 1603, qui publia des dialogues et un dictionnaire malais-malgache (COACM I p. 323-392), elle était réaffirmée par le Portugais Luis MARIANO qui reconnaissait une dizaine d'années plus tard l'existence dans le Nord-Ouest d'une langue cafre (Souahili) parlée sur les côtes du Nord-Ouest, distincte d'une langue bouque (Malgache), présente...

(1) La diffusion depuis la Nubie (Meroe) est également à envisager (Mauny 1971 p. 75).

TABLEAU DES DONNEES SUR LE PEUPLEMENT ANCIEN DE MADAGASCAR

	SOURCES DE DOCUMENTATION	EVENEMENTS ET REGIONS OU ILS SURVIENNENT	ETAT DE LA CIVILISATION
400 ? ap. J.-C 1000	LINGUISTIQUE (Lexico-statistique, calendrier, substrat bantou, Wörter und Sachen) ETHNOGRAPHIE COMPAREE, TOPONYMIE, ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE, ETUDES DE NAVIGATION, ARCHEOLOGIE (Irodo et Anjouan).	1 Proto-Malgaches d'origine indonésienne (Paléo-Indonésiens) quittent le Sud-Est asiatique ou l'Indonésie, influence indoue faible. 2 Etapes possibles par l'Inde du Sud, côte d'Afrique et Comores. 3 Installation dans le Nord de l'île et simultanément ou postérieurement incursions waq-waq en Afrique. Mélange avec les Africains et élaboration de la culture malgache ancienne.	Populations maritimes connaissant agriculture sur brûlis, poterie et outils en métal (pierre ou bronze peu probables ou abandonnés très tôt). Acquisition de traits africains, hybridation physique, Africains adoptant langues indonésiennes. Premiers défrichements, pêche et chasse intensives.
1400	LINGUISTIQUE (unicité du vieux fonds et dualité du vocabulaire indonésien) ANTHROPOLOGIE PHYSIQUE des Néo-Indonésiens NAVIGATION (dérives) REFERENCES HISTORIQUES ARABES, TRADITIONS MERINA, ARCHEOLOGIE (Mahilaka, Ankazoabo et sites de subfossiles).	4 Diffusion de la proto-culture malgache africano-indonésienne vers le Sud par les côtes Est et Ouest. 5 Développement des migrations souahilies et continuation des venues africaines. 6 Arrivée des Néo-Indonésiens de la côte Est. 7 Installation des Néo-Indonésiens sur les Hautes-Terres. Expulsion ou absorption des Vazimba.	Importants défrichements sur brûlis. Dégradation des conditions écologiques. Développement de l'élevage extensif, surtout dans l'Ouest, le Centre et le Sud. Civilisation proche de celle des Paléo-Indonésiens, avec en plus riziculture inondée importante et métallurgie. Contacts avec Islamisés. Début des villages à fossés.
1600	ARCHEOLOGIE (Nord-Est, Mahajamba et Boina, sites de la côte Est) TRADITIONS ET RELATIONS DU SUD-EST (Sorabe, Flacourt).	8 Etablissement de Vohémar et migration de Hassani. Occupation progressive de la côte Est en direction du Sud-Est par les Islamisés.	Accroissement du commerce et des liaisons avec le reste de l'Océan Indien. Augmentation des importations de tissus, perles et céramiques. Début de la traite.

"dans tout l'intérieur de l'île et sur le reste des côtes ... qui est particulière aux indigènes et diffère totalement de la langue cafre, mais qui est très semblable au malais, ce qui prouve d'une manière presque sûre que les premiers habitants sont venus des ports de Malacca".

(Mariano in A. et G. Grandidier, 1904, COACM II, p. 22)

Van der TUUK (1864) devait établir scientifiquement cette parenté du Malgache avec les lanques indonésiennes par ses travaux auxquels succédèrent les recherches de FAVRE, BRANDSTETTER, MARRE, RICHARDSON et surtout DEMPWOLF. La reconstruction du Proto-Indonésien de DEMPWOLF montre que le Merina, qu'il appelle Hova, ne diverge pas sensiblement des autres langues de la famille indonésienne. DAHL a ultérieurement fait ressortir que le Malgache avait subi une influence du Bantou, non pas seulement dans le vocabulaire, mais aussi dans la phonologie. Cette constatation est de première importance pour la discussion des interférences africano-indonésiennes qui seront évoquées plus loin. HEBERT, dans plusieurs de ses travaux, a fait observer que, parmi les termes indonésiens à Madagascar, il y a souvent une bipartition qui traduit l'hétérogéneité des sources du Sud-Est asiatique. DEZ a effectué une analyse du vocabulaire d'origine indonésienne permettant d'inférer le type de civilisation apportée par les émigrants (1965, p. 197-214). Enfin, la glottochronologie a confirmé l'aspect profondément indonésien du vocabulaire de base (94 % et donne une idée des temps de séparation depuis le proto-langage (Vérin, Kottak, Gorlin, 1969). Le fait que l'essentiel du corpus linguistique malgache de base se rattache au sous-groupe indonésien ne peut cependant nous faire perdre de vue d'autres apports qui s'y sont greffés : indiens (1), arabes et africains. Les contacts qu'ils supposent aident mieux à comprendre ce que fut la diaspora indonésienne vers l'Ouest dans les rencontres et les mélanges qu'elle a pu connaître.

Les données de l'anthropologie physique constituent un autre argument qu'il est difficile d'éluder. Parmi les descendants des castes libres d'Imerina, le type indonésien pur ou un peu métissé est complètement dominant. Les Indonésiens semblent avoir également contribué à l'élaboration biologique des Sihanaka, ou des Bezanozano, de certains Betsimisaraka et des Betsileo, surtout du Nord. On discute encore pour savoir s'ils ont également une participation dans la constitution du fonds biologique des autres groupes côtiers où le type négroïde est très répandu et parfois quasi général. De toute façon les études de CHAMLA (1958) et surtout de PIGACHE (1970) faites dans le domaine hématologique montrent très clairement que les noirs Malgaches sont d'origine africaine et non mélanésienne.

(1) *Un simple trait culturel isolé ne doit toutefois pas permettre de conclure à certaines "parentés". Jully insistait sur les aspects indiens de la culture malgache d'après quelques détails comme les bijoux de Benavony, et des rapprochements dans les constructions (compte-rendu à l'Académie Malgache de son voyage en Extrême-Orient* - Bulletin de l'Académie Malgache II - *2, 1903, p. 75-76).*

Avant d'approfondir davantage le problème, on ne peut manquer de constater que le problème des origines malgaches se résume en ceci : *les ancêtres sont d'origine indonésienne et africaine ; la nature indonésienne prédominante de la langue ne nous donne en aucune façon le droit de nier le rôle de l'Afrique dans le peuplement.* Le grand continent voisin est présent par une contribution physique majoritaire, par de nombreux traits de la culture et des systèmes socio-politiques. Cette situation hybride n'est pas du tout réalisée aux Comores et sur la côte d'Afrique où l'on a aussi soupçonné des venues indonésiennes.

Les diverses théories sur l'origine des Malgaches hésitent en fait entre deux pôles : celui de l'Afrique et celui de l'Indonésie avec, il est vrai, quelques points de vue aberrants comme celui de RAZAFINTSALAMA qui croyait, sur la base de plusieurs milliers d'étymologies douteuses, que la Grande Ile avait été colonisée par des moines boudhistes. A. GRANDIDIER avait privilégié de façon exagérée l'Asie puisque pour cet auteur, mis à part les venues récentes des Makoa, tous les ancêtres des Malgaches venaient d'Asie du Sud-Est, y compris les Noirs appelés pour les besoins de la cause, Mélanésiens. G. FERRAND (1908) relevait ce défi à la géographie, et un peu au bon sens, en insistant sur les aspects plutôt africains de l'origine des Malgaches. FERRAND distinguait les phases suivantes :

- Une période prébantoue possible
- Une période bantoue antérieure à notre ère
- Une époque indonésienne prémerina, du IIe au IVe siècle originaire de Sumatra au cours de laquelle les nouveaux venus imposèrent leur suprématie aux Bantous
- Les venues arabes du VIIe au IXe siècle
- Une nouvelle émigration de Sumatranais au Xe siècle, parmi lesquels figuraient Ramini, ancêtre des Zafindraminia et Rakuba, ancêtre des Hova
- Enfin, des Persans et vers 1500 les Zafikasinambo.

C. JULIEN (1908) donnait lui aussi une place capitale à l'Afrique et inversement, MALZAC (1912) croyait que les Hova avaient enseigné leur langue à tous les Bantous de Madagascar.

L'avancement du problème ne consistera pas à mettre l'accent sur telle contribution africaine ou tel aspect indonésien. Il est plus important de définir l'époque des migrations et les itinéraires selon lesquelles elles se sont faites. *Les Malgaches d'origine indonésienne ont-ils été précédés, accompagnés ou suivis d'Africains ? Comment cette masse d'origine africaine à Madagascar a-t-elle pu sans avoir été étroitement dominée* comme le furent les Gaulois par les Romains, *acquérir la langue indonésienne de façon aussi complète.* H. DESCHAMPS pense à une symbiose sur le littoral africain (1960) et KENT (1970) voit aussi les migrants de l'Asie du Sud-Est qu'il baptise "Lakato" vivre un temps prolongé sur la côte orientale d'Afrique. Il convient d'examiner les diverses étapes possibles dans les régions où elles ont pu se produire.

II. Les Protomalgaches d'origine indonésienne depuis l'aire de départ du Sud-Est asiatique

Bien qu'il soit aventuré de fixer la date relative de la migration des premiers Indonésiens qui devaient peupler Madagascar, on peut supposer, pour des raisons qui vont être exposées plus loin, que leur départ s'est effectué à partir du Ve siècle de notre ère. Les mouvements ont pu se poursuivre jusqu'au XIIe siècle comme le pense DESCHAMPS. Les premiers migrants qui sont entrés en contact avec des Africains et se sont sans doute alliés à eux sont appelés par nous Paléo-Indonésiens. Les venues plus tardives sont celles des Néo-Indonésiens, ancêtres des Merina. Cette dernière vague, peut-être parce qu'elle a suivi un itinéraire plus direct a mieux préservé son identité biolo-

gique originale ; mais sans doute, parce qu'elle était moins nombreuse, elle a dû s'initier à la langue des premiers venus Paléo-Indonésiens.

La dichotomie entre les Paléo -Indonésiens et les Néo-Indonésiens n'est pas seulement d'ordre chronologique et biologique, elle se reflète aussi dans l'organisation sociale. Ainsi que l'a montré OTTINO les sociétés des Hautes-Terres ont à l'origine une organisation qui se rapproche beaucoup de celle de l'Indonésie. Le *foko*, unité sociale que BLOCH appelle *deme* (1971), se retrouve fort analogue à Timor sous le nom de *fukun* ; les sociétés malgaches côtières, au contraire, ont beaucoup de points communs avec celles de l'Afrique Bantoue.

HEBERT qui a pour un certain nombre de termes malgaches d'origine indonésienne, observé une bipartition est-ouest fait des remarques d'un intérêt considérable en ce qui concerne les calendriers (1960) ; ceux des Sakalava contiennent peu de mots sanscrits, mais ceux des descendants des Néo-Indonésiens beaucoup plus.

Les Néo-Indonésiens paraissent posséder des traditions, fort vagues il est vrai, sur leur origine indonésienne. Les *Tantaran'ny Andriana*, chroniques de l'Histoire Merina recueillies par le Père CALLET, font allusion au débarquement sur la côte Est, quelque part, entre Maroantsetra et le Mangoro. RAMILISON, dans son Histoire des Zafimamy, reprend cette tradition de débarquement qu'il situe à Maroantsetra, RABEARISON, dans ses "Contes et Légendes de Madagascar" (1967) présente un document sur lequel P. BOURDAT a attiré mon attention et qui, également, semble transposer le thème de l'odyssée des dernières vagues indonésiennes. Dans ce conte intitulé *"Souhaitez la mort de votre beau-frère"*, on y voit trois jeunes gens qui construisent une pirogue et atteignent, après trois mois de voyage, une île habitée et mise en valeur. Dans la région de leur débarquement, où l'on peut reconnaître la côte Ouest de Madagascar, ils trouvent trois marchands indiens, arabe et somalien. De retour dans leur pays, ils sont dédaignés par la princesse à la main de laquelle ils prétendent et qui leur préfère un quatrième homme, qui a apporté une plante inconnue, le manioc (1), qui semble être pour les habitants du royaume ce que fut l'olivier pour les Athéniens.

Le pays d'origine des Indonésiens qui émigrèrent vers l'Ouest de l'Océan Indien aux époques les plus archaïques où lors des temps les plus tardifs est encore une énigme. A mon avis, une comparaison glottochronologique du Malgache, ou plutôt de ses divers dialectes, avec un grand nombre de langues indonésiennes de l'archipel et du continent indochinois apporterait de précieuses indications ; la langue possédant la proportion la plus élevée de termes communs avec le Malgache nous ramènerait au tronc commun sud-est asiatique d'où s'est fait la divergence. O. DAHL a mis en lumière l'étroite parenté avec le Maanjan de Bornéo, parenté que I. DYEN a confirmé par des calculs de glottochronologie, indiquant une rétention commune plus importante pour le couple Malgache-Maanjan que pour le couple Malgache-Malais. Ceci ne veut pas dire forcément que le Malgache est issu de Bornéo ; d'autres langues sont peut-être encore plus proches. FERRAND dans ses *"Notes de phonétique malgache"* croyait à une parenté étroite entre le Malgache et le Batak, puis il a fait des rapprochements avec le Kawi et le Javanais.

(1) *Cette légende n'est pas sans confusions chronologiques puisque l'introduction du manioc est postérieure au XVe siècle.*

Les Proto-Malgaches du Sud-Est asiatique, auteurs de cette version Océan Indien de l'épopée polynésienne, pouvaient avoir, selon W. SOLHEIM, un genre de vie bien comparable à celui des Ibans de Bornéo qui partagent leur année en une période sédentaire occupée par les défrichements sur brûlis et une autre durant laquelle ils naviguent et s'adonnent même à la piraterie (Solheim 1965, p. 39). HEBERT (1971) se demande si ces intrépides navigateurs n'étaient pas de Bougi dont le nom déformé aurait servi par la suite à désigner de Madagascar dans les récits arabes et jusqu'à aujourd'hui (Souahili Buki ou Bukini).

J'ai été frappé par la similitude des villages fortifiés à fossé des Néo-Indonésiens (16 000 sites dénombrés par A. MILLE en Imerina) avec ceux qui existeraient en Thaïlande et seraient attribués à l'époque ancienne du Dvarati (IV ou Ve siècle ap. J.-C.). Ces sites thaïlandais n'ont pas encore fait l'objet d'études détaillées comme les fortifications des Hautes-Terres de Madagascar (1). Il ne serait pas absurde de rechercher aussi au Nord du Sud-Est asiatique l'origine de nos Indonésiens de Madagascar ; il y a quinze siècles, l'extension des civilisations indonésiennes incluait largement la péninsule indochinoise. Les descendants de cette protoculture à laquelle nous voudrions remonter peuvent très bien avoir ou par la suite un habitat insulaire, certains à Bornéo, d'autres à Madagascar.

L'incertitude dans laquelle nous nous trouvons pour préciser le ou les pays indonésiens de la protoculture ne doit pas faire croire au lecteur que nous sommes dans le domaine de la seule spéculation. A partir du Ve siècle et, sans doute, bien avant, les navigations indonésiennes, vers l'Inde notamment, sont très actives et dès le VIIe siècle jusqu'au XIIe siècle, de grandes puissances maritimes se développent en Indonésie, notamment les empires hindouisés de Crivijaya (VIIe au XIIIe) établi à Sumatra, des Çailendra (VIIIe), de Mataram (IXe au XIe) et de Modjopahit (XIIIe) à Java, de Jambi (XIIe) en pays malais.

Une datation précise des départs indonésiens n'est guère plus aisée à deviner dans l'état des connaissances actuelles que l'aire d'origine. FERRAND, puis DAHL ont remarqué que s'il existe bien des mots sanscrits en malgache leur nombre est bien moins important que dans les langues étroitement apparentées (Malais ou plutôt Maanjan). On peut en déduire que les départs vers Madagascar ont dû prendre place lorsque, l'hindouisation de l'Indonésie était commencée (Dahl 1951, p. 367) (2). L'hindouisation si elle est bien attestée dès le IVe siècle ap. J.-C. a dû commencer avant ; mais cette influence a été très inégale à l'intérieur de l'Indonésie et du Sud-Est asiatique.

Le glottochronologie entre le Malais et le Malgache et à l'intérieur des dialectes issus de Proto-Malgaches nous fournit un éventail de possibilités chronologiques un peu avant et à l'intérieur du premier millénaire de notre ère(Dyen 1953 et Vérin, Kottak et Gorlin 1969, p. 26-83) ; à mon avis l'inté-

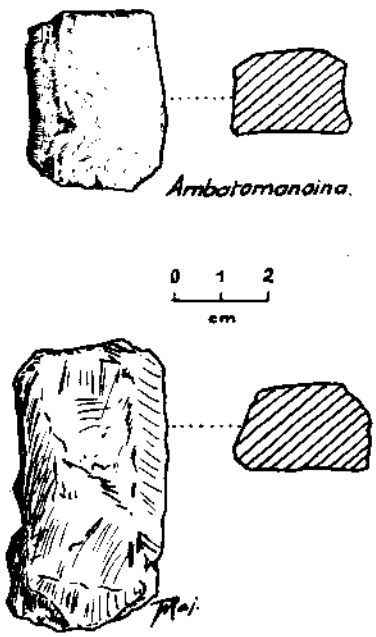
(1) *G. CONDOMINAS a attiré mon attention sur le fait que l'origine de ces sites doit être envisagée pour toute la péninsule indochinoise (Travaux importants de GROSLIER sur le site de Mimot). Ils remonteraient au néolithique.*

(2) *Il est vraisemblable que* "les mots sanskrits faisaient partie de la langue des premiers immigrants indonésiens. Ils ne proviennent pas de relations directes entre l'Inde et Madagascar". *(Dahl d'après Ferrand).*

rêt de l'étude de la divergence du vocabulaire de base ne réside pas là ; elle tient plutôt aux classifications qu'on peut faire entre les dialectes et les inférences sur les migrations à l'intérieur de Madagascar que l'on peut en tirer.

La constatation de DESCHAMPS que les itinéraires maritimes étaient à l'Est de l'Inde frayés depuis longtemps et à l'Ouest connus dans les premiers siècles de l'ère chrétienne a, à mon avis, plus de poids que les incertitudes de la glottochronologie.

La présence d'objets en pierre devrait aider, si elle était vérifiée, à remonter jusqu'au tréfonds de la préhistoire. Sur la côte d'Afrique ont sait que l'âge du fer succède à l'âge de la pierre entre les Ier et IVe siècle ap. J.-C. En Indonésie, le bronze est bien antérieur (Van Heekeren 1957) et, surtout, des civilisations très différentes ont coexisté ; même des groupes isolés conservaient des outils en pierre après le Xe siècle en Indonésie.



16

L'existence d'objets en pierre à Madagascar est sujette à controverses. Jusqu'ici deux trouvailles d'objets ressemblant à des herminettes ont été faites : l'une dans la région d'Ambatomanoina par Bloch (Bloch et Vérin 1966, p. 240-241), l'autre par Marimari KELUM-OTTINO à Tambazo à l'Est de Malaimbandy. Pour l'instant, on doit rester sur la réserve, car les deux morceaux travaillés, qui évoquent l'un et l'autre une herminette brisée (voir Fig. 16), proviennent de lieux où l'on a pu tailler des pierres à fusil ; mais si l'on avait confirmation, cela pourrait placer la venue des premiers Indonésiens au moins au milieu du premier millénaire de notre ère.

L'indication de G. GRANDIDIER (1905) que des pierres taillées ressemblant à des pierres à fusil ont été découvertes dans le gisement de subfossiles de Lamboara nous paraît du plus haut intérêt ; en effet, lors de l'extinction des subfossiles, les armes à feu n'étaient pas encore introduites à Madagascar et il pourrait réellement s'agir d'industrie lithique.

Même si on en hésite à dire que les venues asiatiques initiales aient eu des outils en pierre, on n'est pas dépourvu d'idées fondées sur la culture matérielle des premiers Indonésiens de Madagascar. Par les comparaisons éthnographiques, A. GRANDIDIER (1908, p. 19 à 71) et H. DESCHAMPS (1935, p. 59 et 1960, p. 21-23) ont fait un nombre de rapprochements très intéressants, mais surtout J. DEZ a mis à profit la linguistique comparée, se fondant sur l'observation fréquente qu'un objet est emprunté par une culture à une autre avec son nom dans la langue de la culture d'emprunt. Selon DEZ (1965, p. 201-206) la culture indonésienne originelle comprenait les diverses techniques nécessaires à l'existence, mais à un niveau généralement peu développé. L'agriculture devait être largement fondée sur les brûlis, mais elle paraît s'être enrichie de variétés de riz importées de l'Inde (1) ; la chasse, la pêche et la navigation ont un vocabulaire très indonésien, de même que l'habitation, la vannerie et même l'habillement qui semble dérivé de celle-ci. L'élevage paraît devoir beaucoup à l'Afrique. La forge est une introduction indonésienne (soufflet à double piston) ; Max LECLERC (1887, p. 36, Note 2) contestait à juste titre que l'on eut pu prétendre que les Indiens et les Arabes avaient appris le travail du fer aux Malgaches. Les dernières vagues indonésiennes le connaissaient sûrement, mais il est vrai que les Islamisés ont été des fournisseurs privilégiés.

La poterie malgache du centre et de l'Est a beaucoup d'affinités avec les objets du complexe Bau-Kalanay, mais les poteries trouvées en Afrique à cette période archaïque sont encore mal connues pour départager avec précision ce qui est Africain de ce qui est Indonésien.

La religion malgache des ancêtres par ses monuments de pierres levées évoque beaucoup l'Indonésie. FERRAND (1905) rattache par une étymologie solide le mot désignant la divinité (*Zanahary*) à des homologues malais et cham.

En ce qui concerne l'instrument des migrations, on s'est souvent posé la question de savoir si les Indonésiens du premier millénaire possédaient des navires capables de parcourir d'aussi longues distances. Pour l'Ouest de l'Océan Indien, on sait qu'existaient à cette époque des bateaux cousus les MTEPE, qui sont en fait les ancêtres des boutres (dont les parties de la coque sont chevillées au lieu d'être ligaturées comme dans le cas des MTEPE) ; dans l'Est de l'Océan Indien, ainsi que l'a montré DESCHAMPS (1960, p. 39) il y avait des navires capables de tenir la haute mer dont l'image la plus ancienne nous est données par la sculpture sur le Boroboudour (Java VIIIe siècle) représentant une embarcation à balancier à deux mâts et voile.

III - Entre le Sud-Est asiatique et l'Ouest de l'Océan Indien

La contribution indonésienne au peuplement étant admise, il reste à découvrir les itinéraires qu'elle a pu prendre. De nombreux auteurs ont fait observer qu'il existe une première route, celle du grand Sud équatorial qui peut théoriquement porter de Java vers Madagascar ; ce courant Sud équatorial est particulièrement bien établi entre les rivages méridionaux de Java et la zone du voisinage du cap d'Ambre pendant la période d'août-septembre. SIBREE avait observé que les ponces provenant de l'explosion du Krakatau avaient

(1) *G. CONDOMINAS croit, sur la base de preuves botaniques solides, que la riziculture inondée est dans le Sud-Est asiatique antérieure à la culture sur brûlis.*

ainsi voyagé suivant des trajets qui les avaient fait échouer sur les côtes malgaches (1).

Cette route directe Insulinde-Madagascar, sans être absolument inutilisable, reste néanmoins difficile à concevoir pour des raisons qu'a parfaitement explicité DONQUE.

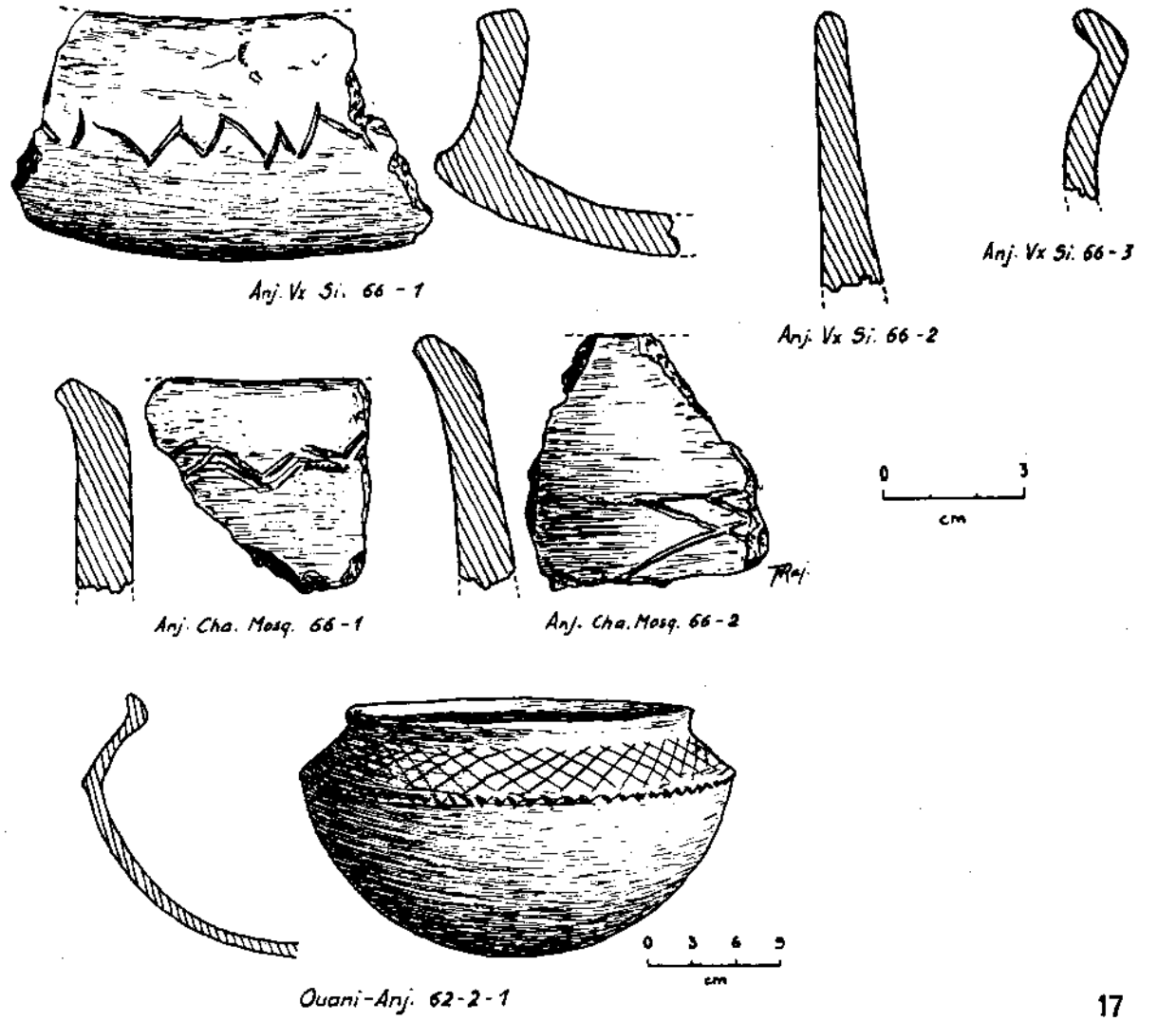
" ... Un tel itinéraire direct Java-Madagascar ne rencontre donc pas, à priori, d'obstacle insurmontable au cours de l'hiver austral, saison pendant laquelle les cyclones tropicaux sont absents de cette zone. Cependant, il convient de noter des présomptions de preuves pouvant infirmer cette hypothèse. Le trajet direct représente une distance de près de 6 000 km. dans un désert marin sans escale. Nulle île ne se rencontre le long de cette route permettant soit des reconnaissances successives sans cesse poussées plus loin vers l'Ouest, soit un ravitaillement pour des groupes en migration. Aucune île sauf, tout à fait à l'Ouest, l'archipel des Mascareignes mais est-il logique de penser que ces seules escales naturelles soient demeurées inhabitées avant l'arrivée des Européens alors que la Grande Terre plus à l'Ouest avait cessé de l'être depuis fort longtemps ?

(Donque 1965, p. 56)

Il faut donc envisager un relais par l'Inde du Sud et Ceylan. DESCHAMPS (1960, p. 27) fait allusion à des références concernant des incursions de pirates de la mer dans ces régions dans la première moitié du Ier millénaire de notre ère.

Le trajet Inde méridionale - Madagascar ne pose pas à priori de gros problèmes. L'itinéraire par les côtes Sud de l'Asie occidentale était connu dès l'époque du Périple et plus tard l'abondance des monnaies chinoises que l'on trouve à Siraf atteste l'intensité des échanges entre l'Extrême-Orient et le Moyen-Orient par voie de mer. Du Moyen-Orient la descente le long des côtes africaines a eu lieu comme au temps de la prospérité de Rapta et la découverte de Madagascar s'est sans doute faite par l'intermédiaire de celle des Comores. Par temps clair lorsqu'on est au large du cap Delgado, on devine la silhouette du Kartala de la Grande Comore. Les reliefs du Mohéli se voient depuis la Grande Comore et ainsi de suite jusqu'à Mayotte ; faut-il imaginer qu'un navire à destination d'une de ces îles de l'archipel comorien a pu manquer celle-ci et s'est retrouvé vers Nosy-Be ou vers le cap Saint-Sébastien, comme cela s'est produit souvent au XIXe siècle pour des boutres de Zanzibar déportés par gros temps ?

(1) *D'importantes quantités de ces ponces peuvent encore être ramassées sur la place aux inscriptions hollandaises à Nosy-Mangabe dans la baie d'Antongil. Toutefois, R. Battistini a récemment signalé que certains de ces débris volcaniques pourraient être attribués à des éruption sous-marines.*



17

Effectivement, il se pourrait que le peuplement des îles Comores soit ancien. Les chroniques des écrivains locaux, en particulier celle de Said Ali font état de la présence de populations "païennes" à l'ère des *beja* avant la venue des Islamisés. Certes, on ne sait pas s'il s'agit d'Indonésiens ou d'Africains, mais il n'y en a pas moins là un indice fort intéressant. D'après certains auteurs, notamment REPIQUET (1901) et ROBINEAU (1965), la population des Hauts d'Anjouan, les Wamatsa, incluerait une certaine proportion de descendants de ces premiers habitants pré-islamiques. Cette supposition n'a pas encore été réellement examinée. La possibilité de migrants proto-malgaches d'origine indonésienne peut être soupçonnée d'indices tirés de la toponymie (Antsahe par exemple qu'on peut rapprocher du malgache *Antsaha*) ou de la technologie traditionnelle. A Ouani, il survit une tradition potière dont la forme et la décoration des marmites évoquent singulièrement les objets similaires malgaches (Vérin 1968 et fig. 17). HEBERT (communication personnelle) a indiqué que, toujours à Anjouan, il existe des interdits sur les anguilles des lacs des montagnes, interdits très similaires à ceux que les Malgaches respectent sur la même anguille qui porte à Madagascar un nom d'étymologie indonésienne comme à Anjouan. BARRAUX (1959, p. 75) signale aussi une tradition originale, peut-être malayo-polynésienne de l'habitat à Vouéni. Naturellement la culture comorienne possède, comme sur la

côte d'Afrique, des objets venus du Sud-Est asiatique, tels la pirogue à balancier et la râpe à coco.

Le substrat indonésien d'Anjouan sera peut-être révélé un jour par les fouilles du Vieux Sima. Ce site, où subsiste une mosquée datant du XVe siècle, a été traversé par une tranchée de route à la base de laquelle on note l'existence d'une couche archéologique contenant des tessons de poterie ocrée rouge (fig. 18) et une grande abondance de coquillages marins provenant des déchets de cuisine.

L'un des tessons recueillis (Anj. Vx Si 65-1) a une paroi carénée comme pour les objets de Mahilika et présente ce décor en lignes brisées si courant à Irodo (voir les textes à paraître sur les régions de Nosy-Be et Vohémar). Ce style existe aussi parmi les tessons anciens recueillis en surface à Chaoueni, également à Anjouan. Une datation au Radio Carbonne 14 faite sur un tridacne des couches profondes indique une ancienneté de 1550 années plus ou moins 70 (Laboratoire Gakushuin). Des fouilles seront naturellement nécessaires à cet endroit difficile d'atteinte ; les couches pré-islamiques de Sima contiennent probablement des éléments pour résoudre l'enigme des Proto-Malgaches.

Le séjour d'Indonésiens sur la côte africaine où ils auraient formé le noyau du peuplement de Madagascar, ainsi que l'a supposé DESCHAMPS, puis KENT, sous une forme quelque peu différente, mais tout aussi hypothétique, mérite d'être conservé présent à l'esprit de façon permanente. On a exagéré les influences indonésiennes à la côte d'Afrique. Le "complexe malayen" des plantes importées du Sud-Est asiatique en Afrique n'est pas forcément lié aux Indonésiens et nous avons vu que, d'après le récit du Périple, la canne à sucre et probablement le cocotier étaient venus sans eux.

L'aire de diffusion de la pirogue à balancier dans l'Océan Indien est certainement, comme l'avait vu HORNELL, un indice d'influences indonésiennes ; DESCHAMPS croit qu'elle marque le cheminement des migrations jusqu'à Madagascar ; supposition vraisemblable, mais encore discutée, car les contacts étroits des cultures souahilie et malgache ont pu favoriser l'adoption d'emprunts ; une distribution analogue à celle de la pirogue à balancier existe pour la râpe à coco (malg. *ambozy*, *mbudhi* chez les Bajun de la Somalie - GROTTANELLI, 1955, p. 176).

Lorsqu'on fait le bilan des influences indonésiennes sur la côte orientale d'Afrique, on s'aperçoit qu'elles sont relativement peu importantes ; outre les deux traits de culture matérielle qui viennent d'être cités, on indique la case quadrangulaire, le culte du serpent, certains techniques de pêche et de vannerie (Deschamps), des motifs artistiques (Gulwick). La tradition d'une émigration venant de la Grande Ile et s'installant vers l'embouchure du Rufiji est intéressante, mais constitue sûrement un épisode bien postérieur aux premières venues des Indonésiens.

S'il y a eu installation d'Indonésiens sur la côte orientale, on devrait en trouver des vestiges ; jusqu'à présent les couches profondes (VIIIe siècle) de Manda (Île Lamu), de Pemba, de Zanzibar et de Kiloa n'ont rien livré d'"Indonésien". On en est réduit à des spéculations ; outre la Somalie, on pense comme point d'atterrage au Mozambique où les Makoa possèdent certains éléments de leur culture matérielle qui pourraient avoir amené par des gens du Sud-Est asiatique, ainsi des formes et des motifs de poteries, la flûte *sodina* ; il serait vraisemblable que le Waqwaq des anciens auteurs ait occupé effectivement le Mozambique en même temps que Madagascar. C'est du moins l'opinion de l'islamisant TRIMINGHAM (manuscrit du Symposium "Afrique et Orient", Nairobi 1966).

L'examen minutieux de certaines civilisations de l'Afrique orientale du premier millénaire pourra apporter certaines connexions ; on note en effet à Engaruka (Sasoon, 1971) et à Inyanga (Summers) des travaux considérables des terrassements et d'irrigation pour l'agriculture qui ont pu être stimulés par l'extérieur. Zimbabwe, dont la plus haute époque, se situerait vers le IVe siècle ap. J.-C. porte peut-être trace de contacts avec des Indonésiens (figure d'oiseau en pignon par exemple), mais toutes les suppositions méritent un examen critique avec les documents sous les yeux. GARLAKE (1968) a trouvé fort peu d'éléments communs entre la côte et l'intérieur de l'Afrique, à l'exception de perles et de poteries chinoises Ming. Ceux-ci donneraient à penser que le point d'impact des Indonésiens sur la côte, s'il a existé, est relativement localisé et n'a jamais constitué une "colonisation" de large étendue. L'extrême faiblesse des témoignages archéologiques indonésiens sur la côte d'Afrique connaît une seule exception : la poterie des Shona, que certains considèrent comme les descendants des bâtisseurs de Zimbabwe ressemble étrangement au style vezo-antavelo de l'Ouest et du Nord-Ouest ; mais encore peut-être s'agit-il là d'un apport africain à Madagascar. Toujours est-il que des rapports ont pu exister entre les Proto-Shona et les Indonésiens pour contribuer à l'élaboration des groupements Malgaches Vezo-Antavelo.

Dans le domaine de l'anthropologie physique, les résultats sont tout aussi décevants. HIERNAUX et MAQUET n'ont pas trouvé dans les tests sérologiques qu'ils ont fait parmi les Bantous de la côte orientale des indications permettant de conclure à une contribution indonésienne.

IV - Les renseignements tirés des géographes arabes

Devant la carence actuelle des témoignages archéologiques, il n'est pas inutile de se rapporter aux textes des écrivains arabes sur cette partie de l'Océan Indien. Disons de suite qu'ils sont fort peu explicites en raison de la conception géographique ptoléméenne adoptée alors qui faisait rejoindre les côtes Sud de l'Afrique et de la face orientale de l'Océan Indien. Les auteurs parlent des pays de Komr et de Waqwaq (1) qui semblent se trouver tantôt à l'Ouest, tantôt à l'Est, peut-être parce que les Indonésiens ont colporté leur toponymie d'origine. Le Waqwaq occidental est aux Indonésiens de l'Ouest ce que la nouvelle France, la nouvelle Angleterre et la Nouvelle Espagne ont été aux colonisateurs européens aux Amériques.

Le texte le plus ancien et aussi le plus stimulant sur la question est sans contexte celui qui rapporte l'incursion des gens de Waqwaq sur les côtes africains dans la deuxième moitié du Xe siècle. J. et M. FAUBLEE (1963) et R. MAUNY (1965) considèrent ce texte à juste titre comme fort important, mais l'interprètent de façon différente. Il est extrait du livre des Merveilles de l'Inde par Bozorg ibn CHAMRIYAR, un Persan de Ramhormoz (Devic 1878, Van der Lith 1883-1896), repris par FERRAND dans son Anthologie de textes géographiques arabes, persans et turcs relatifs à l'Extrême-Orient (p. 586-587). La traduction de Jean Sauvaget (1954) est la seule que citent M. et J. FAUBLEE.

" ... Ibn Lakis (2) m'a rapporté qu'on a vu les gens du Waqwaq faire des choses stupéfiantes. C'est ainsi qu'en 334 (945-46), ils leur arrivèrent dans un millier d'embarcations et les combattirent avec la dernière vigueur, sans

(1) *Voir aussi l'excellent résumé de la question dans O. DAHL (1951, p. 357 et ss.).*

(2) *Surnom donné à Djafar, fils de Rasid, navigateur renommé des pays de l'or (Ferrand).*

toutefois pouvoir en venir à bout, car Qanbaloh est entourée d'un robuste mur d'enceinte autour duquel s'étend l'estuaire plein d'eau de la mer, si bien que Qanbaloh est au milieu de cet estuaire comme une puissance citadelle. Des gens de Waqwaq ayant abordé chez eux par la suite, ils leur demandèrent pourquoi ils étaient venus précisément là et non ailleurs. Ils répondirent que c'était parce qu'on trouvait chez eux des produits qui convenaient à leurs pays et à la Chine, comme l'ivoire, l'écaille, les peaux de panthères, l'ambre gris, et parce qu'ils recherchaient les Zeng, à cause de la facilité avec laquelle ils supportaient l'esclavage et à cause de leur force physique. Ils dirent qu'ils étaient venus d'une distance d'une année de voyage, qu'ils avaient pillé des îles situées à six jours de route de Qanbaloh et s'étaient rendus maîtres d'un certain nombre de villages et de villes de Sofala des Zeng, sans parler d'autres qu'on ne connaissait pas. Si ces gens là disaient vrai et si leur rapport était exact, à savoir qu'ils étaient venus d'une distance d'une année de route, cela confirmerait ce que disait Ibn Lakis des îles du Waqwaq ; qu'elles sont situées en face de la Chine".

(Sauvaget 1954, p. 301)

Qanbaloh est probablement l'île de Pemba ; du récit de cette incursion, on peut supposer que les pirates venaient du Sud-Est asiatique, peut-être via Madagascar à "six jours de route". *Toujours est-il que, dans la première moitié du Xe siècle, les Indonésiens sont dans cette région de l'Océan Indien.* Pour l'instant, nous n'avons aucun élément pour affirmer que ces venues sont bien antérieures au début du Xe siècle.

FERRAND, à juste titre, s'est longuement intéressé aux traditions relatives au Waqwaq (1), celles qu'elles ont été consignées par les divers auteurs arabes ; la connaissance du Waqwaq se confond dans une large mesure avec celle des Proto-Malgaches.

Selon Ibn al FAQIH al HANDHANI,

" ... Il n'y a pas de mer plus grande au monde que la Grande Mer. Elle commence au Maghrib et par le Qotzan atteint (les îles) des Uaq Uaq de la Chine. (Les îles) des Uaq Uaq de la Chine diffèrent de (celles) de Uaq Uaq du Midi en ce que (les îles) des Uaq Uaq du Midi produisent de l'or de mauvaise qualité".

(Ferrand 1904, p. 489)

Beaucoup d'auteurs arabes hésitent donc à cause de cette double appellation et certains vont même à placer le Waq Waq seulement en Extrême-Orient. Maçoudi et ceux qui l'ont copié font exception.

" ... Le terme de leur cours (2) et de la tribu des Azd sur la mer de Zandj est l'île de Kanbalou dont nous avons déjà parlé et le pays de Sofalah et des Wakwak situé sur les confins du Zanguebar et au fond de ce bras de mer ... De même que la mer de Chine aboutit au pays de Sila (Japon) dont nous avons déjà eu occasion de parler, de même les limites de la mer de Zandj sont au pays de Sofalah et de Waqwaq, pays qui produit de l'or en abondance et d'au-

(1) *L'interprétation linguistique du mot waq-waq varie. Certains comme Deschamps et Dahl signalent des etymologies indonésiennes. Mauny se demande s'il n'y a pas là une indication de clic bushmanoide.*

(2) *Il s'agit des voyages des marins de l'Oman.*

tres merveilles ; le climat y est chaud et la terre fertile. C'est là que les Zandjes bâtirent leur capitale ; puis ils élurent un roi qu'ils nommèrent Waklumi. Ce nom a été dans tous les temps celui de leurs souverains".

(Ferrand 1904, p. 489 et ss.)

Pour N. CHITTICK, le mot Waklumi est un nom bantou ; peut-on supposer la rencontre bantou-indonésien et l'amalgame qui en résulte se reflètent dans ce passage de Maçoudi ?

Parmi les autres auteurs, on peut glaner des indications différentes ou complémentaires de celles de Ibn al Faqhi et de Maçoudi : *"les îles de Wakwak sont situées dans la mer Larwi qui baigne la côte occidentale de l'Inde et des pays habités par les Zenjs"* (Yakubi in Ferrand 1913/4, p. 49) ; *"le pays de Wakwak touche à celui de Sofalah ; il s'y trouve deux villes, Daru et Nabbana, misérables et mal peuplées"* (Idrisi in Ferrand 1913/4, p. 183) ; *"le bourg de Dagdaga, habité par des nègres hideux et difformes, est voisin du pays et de l'île de Wakwak"* (Idrisi, in Ferrand 1913/4, p. 184) ; *"le Wakwak est situé dans le pays des Zandjs"* (Ibn al Wardi in Ferrand 1913/4, p. 425) ; *"ensuite à l'Orient de Sofala jusque sur le même rivage méridional. on rencontre le pays de Wakwak qui s'étend sans interruption jusqu'à la fin de la 10ème section du climat, à l'endroit où la mer indienne sort de l'océan environnant"* (Ibn Khaldun in Ferrand 1913/4, p. 460) ; *"les îles de Wakwak sont proches de la dernière des îles Dibayat ed dum"* (Laquedives et Maldives (Merveilles de l'Inde in Ferrand 1913/4 p. 586).

On peut à travers les divers textes préciser les points suivants :

1°/ - Il y a deux Waqwaq, l'un à l'Est de l'Océan Indien, l'autre sur le littoral africain ; celui de l'Ouest semble englober Madagascar et le pays de Sofala ;

2°/ - Les habitants du Wakwak sont des Noirs, mais incluent peut-être des Indonésiens et forment déjà le complexe Proto-malgache biologiquement et linguistiquement mixte. De toute façon, les navigations indonésiennes semblent se poursuivre à la côte africaine jusqu'au XIIe siècle, ainsi que l'atteste un passage d'Idrisi.

" ... Les Zendj n'ont point de navires dans lesquels ils puissent voyager. Mais il aborde chez eux des bâtiments du pays d'Oman et autres, destinés aux îles Zaladj (Zabedj, c'est-à-dire Sumatra) qui dépendent des Indes. Ces étrangers vendent leurs marchandises et achètent des produits du pays. Les habitants des îles Zaladj vont chez les Zendj dans de grands et de petits navires et ils se servent pour le commerce de leurs marchandises, attendu qu'ils comprennent la langue les uns des autres".

(Idrisi manuscrit 2222 de la Bibliothèque Nationale fol. 16 V., L. 9 12 et aussi Ferrand 1913/4, p. 552)

Dans un autre passage du même manuscrit d'Idrisi (fol. 21 V., L. 1-2), il est précisé :

" ... Les gens de Komr et les marchands du pays de Maharadja (Djawaga) viennent chez eux (chez les Zendj) sont bien accueillis et trafiquent avec eux".

Dans les relations arabes, une confusion semble parfois surgir entre Wakwak et Komr ; or les routiers d'Ibn Majid et de Suleyman el Mahri du XVe siècle montrent fort bien que ce terme géographique de Komr désigne Madagas-

car et quelquefois même les Comores et Madagascar ensemble ; cette confusion est intéressante puisque ce sont probablement les Wakwak qui ont peuplé le pays de Komr.

Dans un article sur *"Malaka, le Malayu et Malayur"*, FERRAND a attiré l'attention sur l'importance d'un passage de l'historien Ibn SAID (manuscrit 2234 de la Bibliothèque Nationale) qui vivait au XIIIe siècle à Bagdad où il a sans doute consulté des manuscrits anciens. Ibn SAID fait état d'une migration du Sud-Est asiatique vers Komr. Selon FERRAND,

" ... Ibn Said rapporte ce qui suit : "les Komr qui donnent leur nom à la montagne (de leur nom) sont les frères des Chinois ... Cette ville (de Komoriyya, capitale de l'île de Komr) tire son nom des Komr qui descendent de Amir, fils de Japhet. (Les Komr) habitaient avec les Chinois dans des régions orientales de la terre. La discorde s'était mise entre eux, les Chinois les chassèrent vers les îles et ils y restèrent un certain temps. Le titre de leur roi était Kamrun. Ensuite, la discorde se mit entre eux alors qu'ils étaient dans ces îles dont nous parlerons plus loin. Alors, les gens qui ne faisaient pas partie de la famille royale s'en allèrent vers cette grande île et leur Sultan résida dans la ville de Komoriyya. Ensuite, ils augmentèrent en nombre et ils essaimèrent dans les capitales mentionnées ; ils se morcelèrent en petites royautés indépendantes. La discorde se mit ensuite entre eux parce qu'ils étaient devenus nombreux. Un grand nombre d'entre eux s'en allèrent, peupler le Sud, au commencement de la terre habitée, le long de la montagne qui porte leur nom".

(Ferrand 1913/4, P. 121 - voir aussi ses textes géographiques p. 316)

YAKUT (1179-1229) n'est pas non plus très précis au sujet des Komr dans son Mudjam el Buldan (Dictionnaire des pays) puisqu'il écrit :

" ... Komr est une île au milieu des Zanj qui ne renferme pas de plus grande île que celle-là. Elle contient une grande quantité de villes et de royaumes. Chaque roi fait la guerre à l'autre. On trouve sur ses rivages l'ambre et la feuille Komasi. C'est un parfum ; on le nomme aussi feuille de betel. On en tire aussi de la cire".

(Ferrand 1913/4, p. 230)

DIMASKI rapporte qu'il y avait vingt villes à Komr (1) où il signale l'existence du fameux oiseau rokh (Ferrand 1913/4, p. 389). Cet oiseau qui a hanté les légendes des Arabes de l'Océan Indien est probablement l'aepyornis, ratite géant que les Malgaches firent disparaître dans la première moitié du IIe millénaire de notre ère.

V - La fin des migrations indonésiennes vers l'Ouest

Il est possible que le renforcement des échelles islamiques au début du IIe millénaire a eu pour conséquence l'arrêt des voyages des Indonésiens. Un passage d'Ibn al Mudjawir (XIIIe siècle) rapporte à ce sujet une intéressante

(1) *Cerulli (1957, p. 41) insiste sur l'intérêt d'un autre passage de cet auteur où les îles Laquedives et Maldives sont présentées comme une étape entre Mogadiscio et Zanj.*

tradition recueillie en Arabie, traduite par FERRAND (1913/4, p. 475) et que DESCHAMPS considère à juste titre comme fondamentale.

" ... Le site d'Aden fut habité par des pêcheurs après la chute de l'empire des Pharaons (probablement l'empire romain, dont le centre oriental était Alexandrie). Une invasion des gens d'Al Komr prit possession d'Aden, en expulsa les pêcheurs, et établit des constructions de pierre sur les montagnes. Ils naviguaient ensemble en une seule mousson. Ces peuples sont morts et leurs migrations sont fermées .

D'Aden à Mogadiscio, il y a une mousson, de Mogadiscio à Kiloa, une deuxième mousson, de Kiloa à Al Komr une troisième. Le peuple d'Al Komr avait réuni ces trois moussons en une seule. Un navire d'Al Komr s'était rendu à Aden par cet itinéraire en 626 de l'hégire (1228) ; en se dirigeant vers Kiloa, on arriva par erreur à Aden. Leurs navires ont des balanciers, parce que les mers sont dangereuses et peu profondes. Mais les Barabar les chassèrent d'Aden. Actuellement, il n'y a personne qui connaisse les voyages maritimes de ces peuples, ni qui puisse rapporter dans quelles conditions ils ont vécu et ce qu'ils ont fait".

(Deschamps 1960, p. 41)

Si les navigations indonésiennes s'arrêtèrent sur la côte d'Afrique assez tôt, cela ne signifie pas la suspension des relations entre l'Extrême-Orient et l'Ouest de l'Océan Indien. Au contraire les importations de céramiques chinoises très abondantes à partir du XIVe siècle prouvent le développement du grand commerce transocéanique. Mais il est probable qu'il était surtout assuré par les Islamisés qui devinrent de plus en plus familiers avec les itinéraires. Le routier d'Ibn Majid donne avec précision les latitudes de villes de la côte d'Afrique et celles des territoires et comptoirs indonésiens en face ; la traversée de l'Océan Indien pouvait alors se faire en 30 à 40 jours.

Par ailleurs, il n'est pas interdit de penser que si les Indonésiens ne fréquentaient plus la côte d'Afrique, ils n'en ont pas moins continué à se rendre directement à Madagascar, peut-être depuis les régions méridionales de l'Inde. Les Néo-Indonésiens, ancêtres des Merina, qui semblent être venus plus tardivement, pourraient avoir emprunté cet itinéraire. Nous savons qu'il est parfaitement praticable, puisqu'en 1930 sont arrivés sains et saufs au Cap Est des pêcheurs des îles Laquedives qui avaient dérivé directement depuis leur archipel d'origine jusqu'à Madagascar. Ces Néo-Indonésiens ont appris le dialecte malgache des gens de l'Est et ont eu des contacts avec les Islamisés qui possédaient alors des échelles sur la côte Est.

Si la période pionnière des Néo-Indonésiens à Madagascar paraît avoir effectivement eu lieu sur la côte Est, on discute encore de la région d'installation des premiers Indonésiens. DAHL a découvert que la terminologie des points cardinaux en malgache et dans les langues indonésiennes est étroitement apparentée, mais que les termes coïncident à condition que l'on fasse pivoter la rose des vents malgaches de 90 degrés. Ainsi, si en Maanjan, *barat* signifie l'Ouest, et *timor* l'Est, les mots malgaches correspondants, *avaratra* et *atsimo* signifient respectivement le Nord et le Sud. Le décalage s'explique si l'on considère que pour les peuples marins, les points cardinaux se définissent en fonction des vents ; le vent du Nord qui apporte les orages sur la côte Nord-Ouest de Madagascar correspond au vent d'Ouest humide de l'Indonésie, tandis que le vent sec du Sud a été identifié à l'alizé sec de l'Est indonésien. Cette explication de DAHL ne vaut que pour la côte Nord-Ouest de Madagascar où, estime-t-il, les immigrants auraient en premier lieu abordé. Selon HEBERT, cette hypothèse séduisante ne résiste pas un examen critique. Si l'on s'attache plus aux caractéristiques générales des vents (de pluie, de saison sèche) qu'à leur direction, on comprend que les Proto-Malgaches, qui dénommaient *barat laut* le vent d'Ouest porteur de pluie en

Indonésie, aient appliqué à Madagascar le mot *avaratra* au Nord d'où viennent les pluies, adoptant d'ailleurs une commune mesure entre l'Est et l'Ouest. En effet, les pluies et orages de saison chaude viennent plutôt du Nord-Est sur la côte Est, et plutôt du Nord-Ouest sur la côte Ouest. Rien ne permet donc de dire que les Malgaches se soient d'abord installés sur la côte Nord-Ouest (Hébert 1968, p. 159-205).

7. LES IMMIGRATIONS AFRICAINES A MADAGASCAR ET LES INTERFERENCES AVEC LES INDONESIENS

La discussion des diverses hypothèses sur les aspects indonésiens de l'origine des Malgaches ne nous a pas fait perdre de vue qu'une contribution importante voire majoritaire du peuplement était d'origine africaine. Pour expliquer cette symbiose afro-asiatique, DESCHAMPS a mis en avant deux hypothèses : celle du mélange ethnique et culturel sur la côte orientale d'Afrique d'une part et la possibilité de razzias indonésiennes sur le littoral du continent voisin d'autre part. KENT voit également un impact indonésien important en Afrique et une colonisation ultérieure vers Madagascar. Dans l'état actuel d'un total manque d'informations archéologiques sur les sites côtiers africains du Sud (Tanzanie-Mozambique) antérieures au VIIIe siècle, je me refuse à considérer ces théories autrement que comme des hypothèses. Il est d'ailleurs tout à fait possible, comme je l'ai déjà dit, que la symbiose africano-indonésienne a commencé dans une île des Comores ou dans le Nord de Madagascar.

La supposition d'un peuplement pygmée archaïque à Madagascar reprise périodiquement par des auteurs fait fi des données de la géologie (la Grande Ile est isolée depuis le Tertiaire) et des navigations (les Pygmées ne sont pas navigateurs et n'ont pas participé à l'éclosion de la civilisation maritime des Souahilis). Les populations que l'on a cru "résiduelles" de ce peuplement "pygmoïde", les Mikea par exemple, ne sont d'ailleurs pas de petite taille.

A mon avis, *ces populations d'origine africaine à Madagascar sont bantoues ; il est vraisemblable que leurs venues commencent dans l'île au moins à partir du IXe siècle, comme pour les Indonésiens ; mais les migrations africaines ne sont probablement poursuivies jusqu'à l'aube des temps historiques (XVIe siècle) ; on peut supposer qu'une grande partie des Africains est venue en même temps et de la même façon que les Islamisés ou les Souahilis non islamisés.*

L'aspect prédominant indonésien du vocabulaire malgache ne peut faire oublier la contribution des langues bantoues ; elle existe comme il y a dans le créole des Antilles un vocabulaire essentiellement en français (95 %) et des éléments africains. La contribution bantoue se situe donc sur deux plans : celui du vocabulaire d'abord, mais aussi celui de la structure des mots. Les mots du vocabulaire bantou ont été signalés à plusieurs reprises dans le Malgache par L. DAHLE en 1876 et 1895, G. FERRAND (1902, p. 41-61 et 1903, p. 451-485), G. JULIEN (1908, I, p. 13-30), O. DAHL (1951) et J. DEZ (1965). FERRAND a bien montré que les mots bantous du Malgache se divisent en deux catégories : ceux d'un fond ancien répandus partout et des emprunts récents du Souahili que l'on trouve surtout dans le Nord-Ouest. L'existence de ces mots bantous dans tous les dialectes nous assure que les Africains ne peuvent être considérés comme ayant joué un rôle tardif dans le peuplement. Leur participation doit se trouver aux racines mêmes de la civilisation malgache. Mais il y a plus. O. DAHL démontre très clairement qu'en malgache ...

" ... Le changement des finales consonantiques (indonésiennes) en finales vocaliques a été causé par un substrat bantou. Et, dans ce cas, ce changement a eu lieu, peu de temps après l'installation des Indonésiens parmi les Bantous, pendant la période où ceux-ci s'adaptaient à la nouvelle langue".

(O. Dahl 1951, p. 113-114)

L'exploration par les techniques de *Wörter und Sachen* du vocabulaire bantou fait apparaître là encore une dichotomie. Dans tous les dialectes existent des mots provenant de la période archaïque de symbiose : par exemple *omby* (boeuf), *ondry* (mouton), *akanga* (pintade), *akoho* (poule), etc ... révélant comme on peut s'y attendre que la contribution bantoue à l'introduction de l'élevage à Madagascar est importante. Il y a d'autre part des emprunts bantous qui n'appartiennent qu'au Nord-Ouest : *mahogo*, le premier par exemple (qui se dit *mangahazo* dans le Centre et *balahazo* dans le Sud), ainsi que les termes concernant la navigation.

La toponymie suit également cette règle. Il y a peu de noms de lieux d'origine bantoue en Malgache, ou plutôt ceux-ci ne sont guère reconnaissables, ou même sont rares (Kaday, Kasijy, Mazy). La côte du Nord-Ouest a, au contraire, une série de toponymes introduite plus récemment par les Souahilis des échelles : Kivinja (les campements). Kandrany (en forme de pointe : *Kanda*), Ankomany (là où il y a des herbes marines), Langany, Karakajoro (comme un doigt relevé), Sangajira (chemin de sables), Kongony (là où il y a des punaises), Kisimany (là où il y a un puits), Bandany (là où il y a des maisons), Djangoa (zone déserte envahie par un ruisseau) etc...

Dans ce que OLIVER a appelé "l'expansion bantoue" (1965, p. 191) les épisodes archaïques des côtes sont complètement inconnus. On connaît beaucoup de Bantous marins, dont les Bajun de Somalie étudiés par GROTANELLI, les Mvita du Kenya, les anciens Makoa du Mozambique, mais, sans témoignages archéologiques, il est pour le moment difficile d'établir des corrélations avec Madagascar (1). Par Ibn BATTUTA, nous savons qu'au début du XIIIe siècle, l'islamisation de la côte ne touchait que quelques cités, pourtant la civilisation souahilie sans être totalement islamique était alors en plein essor ; ces marins de la civilisation souahilie primitive, islamisée ou non, ont eu, à notre avis, un rôle fondamental dans les migrations africaines à Madagascar (2).

Il ne nous est pas possible de démêler, pour l'instant, les apports successifs, mais bien des auteurs ont ressenti l'hétérogénéité du peuplement de l'Ouest et du Nord de Madagascar. MELLIS, tout au long de son livre sur le Nord-Ouest, souligne le contraste entre les gens de la mer (*Antandrano*) et ceux de

(1) *Pour Anjouan, on a récemment découvert que le fonds linguistique de l'île devait être rattaché au Pokomo de la côte kenyanne (région de l'embouchure du fleuve Tana). Cette île comorienne a pu être un relais, mais aussi l'île Juan de Nova aujourd'hui fréquentée par les pêcheurs de tortue et par les boutres (Instructions nautiques 1959, p. 159).*

(2) *Ainsi que le souligne à diverses reprises R. MAUNY (1971), il convient d'insister sur l'importance technologique que représente sur la côte d'Afrique l'introduction de la voile. La voilure des navires souahilie va permettre le va-et-vient sur la côte orientale et les liaisons faciles avec les Comores et Madagascar dans une aire géographique où existent des vents alternants.*

l'intérieur (*Olo boka antety*), contraste qui se retrouve à l'occasion de certains rites funéraires. Selon MELLIS,

" ... Les Antakara proprement dit sont, avant tout, des "Antandrano" (ceux de l'eau). Ils occupent le littoral de l'île, et vivent des produits de la mer. Certains disent que ce sont les Vahizo (1) *du Nord".*

(Mellis 1938, p. 15)

Toujours selon MELLIS (p. 31), ce droit au littoral faisait que les rois Antankara étaient *Tompondjia*, c'est-à-dire maîtres du sable et contrôlaient la chasse aux tortues (2).

Lors de l'occupation du Nord par les Protomalgaches, l'obstacle du Cap d'Ambre si souvent cité par les navigateurs, a dû être très tôt contourné en franchissant l'isthme du Bobaomby comme l'a encore observé GUINET au XIXe siècle. GUINET rapporte :

" ... Je suis allé visiter l'endroit nommé par les indigènes Ampanohara (c'est-à-dire où l'on fait traverser les pirogues, de l'Est à l'Ouest). Il le trouve au fond de la baie des Rafales près de l'Anse Antafo. Il faut des pirogues sakalaves (lakampiara) pour pouvoir être passées à dos d'homme dans cet endroit, car la route à parcourir est d'environ 4 à 5 miles, et il faut gravir et redescendre la montagne du fond de la baie qui fait du Cap d'Ambre une grande presqu'île".

(Guinet in Richemont 1867, p. 325)

Toujours selon cet auteur, il y avait à la bonne saison les relations par mer en pirogue, mais aussi la route terrestre entre Vohémar et Nosy-Be (3) qui a eu, sans doute, une importance dans le peuplement du Nord.

" ... De décembre à avril, les communications par mer d'Antomboko à Vohémar, sont possibles ; les pirogues des Antankares viennent de Nossi-Bé à Nossi-Mitsiou et à Vohémar ; ils font traverser leurs pirogues à Ampanohara, et de là, suivent la côte, s'arrêtant chaque soir ; en dix à douze jours, ils vont de Vohémar à Nossi-Bé, pourvu que le temps soit beau.

On m'a assuré qu'en cinq jours un Malgache pouvait aller par terre de Vohémar à Nossi-Bé ; mais les routes sont peu connues et surtout peu fréquentées ; ils se rendent à Nossi-Falé et de là à Nossi-Bé".

(Guinet p. 327)

L'épanouissement à une très haute époque de la culture des premiers habitants du Nord auxquels appartiennent les ancêtres des Antankara se reflète, non seulement dans la distribution offerte par la glottochronologie (isolement prématuré de ce groupe de dialectes), mais aussi dans certains témoignages ethnographiques. Ch. POIRIER a décrit l'intéressante case communautaire des Tsaiky Moaka Ankarimena de l'Ifasy (1953, p. 47-48) un trait indonésien qui, sans doute, appartenait, dès les plus anciens temps, de la symbiose africano-indonésienne.

(1) *C'est-à-dire Vezo*

(2) *Voir aussi dans le même ouvrage sur les lieux d'inhumation (p. 36-37) et sur la construction des tombeaux (p. 67)*

(3) *Voir dans le même ouvrage sur ce sujet les indications de Cachin (p. 380).*

Parmi les populations au physique africain dominant, certaines reconnaissent leur origine ultra-marine et en tirent la conséquence pour certaines coutumes : les Vezo-Antavelo sur tout le littoral Ouest et Nord-Ouest, les Kajemby dans les baies de Boina et de Marambitsy. Les Kajemby ont toujours leurs cimetières sur les dunes du littoral ; ils se reconnaissent apparentés aux Sandangoatsy ; ceux-ci habitent maintenant l'intérieur, vers le lac Kinkony ; il n'en a pas toujours été ainsi, car les cartes et les récits portugais du début du XVIIe siècle indiquent la mention *Sarangaço ou Sangaço* (une déformation de Sandagoatsy) sur les bords de la baie de Marambitsy. Depuis trois siècles et demi, les Sandangoatsy ont tourné le dos à leurs origines marines. Il en a été de même, sans doute, pour les Vazimba.

Le terme *vazimba* semble avoir désigné un ensemble de populations très diverses, mais ayant pu appartenir aux premières migrations intéressant les Africains. GUILLAIN les signale dans l'arrière-pays de Baly où ils sont toujours. Dans cette région, ils furent vaincus à la fin du XVIIe siècle par Andriamandisoarivo. Ils ont été nombreux à l'embouchure de la Tsiribihina, et, DRURY, au début du XVIIIe siècle, vécut parmi eux. Ils existent encore dans le Betsiriry (Hébert 1971 b, p. 721-733) et dans la région de Malaimbandy (Vérin 1969, p. 91 et ss.). Selon HEBERT, qui a recueilli leurs traditions "*les Vezo seraient également des Vazimba restés au bord de mer*" (1971 b; p. 726). C'est au fond le même processus que celui qui a joué pour les Kajemby et les Sandangoatsy. Un argument culturel sur l'appartenance au fonds bantou le plus ancien des ancêtres des Vezo-Sara et de ceux de certains groupes Vazimba peut être tiré de l'absence de circoncision. Cette coutume chez les Bantous d'Afrique orientale a été introduite par les Islamisés. Ceux qui ne l'ont pas adoptée avant qu'elle n'y soit devenue courante sont peut-être les Africains qui ont quitté la côte orientale avant l'influence des Islamisés.

Les déplacements de Bantous-marins, à partir du IXe siècle, nous rendent compte certes de la contribution africaine du peuplement malgache ; il reste à expliquer comment la langue indonésienne est devenue lingua franca ; certes, il y a eu rencontre avec les Indonésiens et on peut penser qu'entre les populations africaines parlant des dialectes différents, l'indonésien soit devenu peu à peu langue véhiculaire ; mais, un damier linguistique et ethnique a dû se maintenir assez longtemps, au moins sur la côte vers Baly et Maintirano (le Bambala de Mariano) sur la Tsiribihina (selon DRURY) et parmi certains groupes vazimba de l'intérieur (selon BIRKELI et HEBERT).

Les Vazimba qui constituent une de ces couches ethniques ou culturelles affiliées aux Indonésiens depuis la période pionnière à Madagascar représentent une énigme qui n'est pas encore résolue. Heine GELDERN qui connaît bien l'Indonésie, mais rien sur Madagascar, les prenait pour des populations émigrées du Sud-Est asiatique. FERRAND rapprochant le terme de Zimba "*population de l'Afrique Orientale*" voyait en eux une couche africaine du peuplement, il a aussi penché pour l'étymologie "*zimu*" esprit, que reprend RALAIMIHOATRA dans une récente contribution (1969, p. 183-184). HEBERT a échafaudé une théorie ingénieuse. Pour lui, les Vazimba sont tout simplement les populations de l'intérieur avec lesquelles les derniers venus (les Merina), mais aussi les Sakalava ont conclu des alliances à plaisanterie (*ziva*) qui suppose des privilèges dont le moins curieux n'est pas l'insulte gratuite (encore aujourd'hui insulter se dit *manazimba*). Ainsi HEBERT (1958), le premier, ne lie pas le concept de vazimba à une race, mais plutôt, à un ensemble de populations qui occupait le Centre et l'Ouest de Madagascar. Que ces populations aient eu une origine largement africaine, il est difficile d'en douter lorsqu'on regarde l'aspect physique des modernes Vazimba, mais ils ont dû, comme les autres, avoir des contacts étroits avec les Indonésiens.

Ces Vazimba de l'époque archaïque avait naturellement un genre de vie assez primitif sur le plan économique. Ils étaient pêcheurs sur les côtes, mais probablement dans l'intérieur dépendaient très largement de l'exploitation brute

des ressources du milieu naturel. La cueillette, la chasse et la récolte du miel suffisaient, sans doute, à leurs besoins. Selon DRURY, les Vazimba de la Tsiribihina étaient des pêcheurs en rivière. On a trouvé dans les fouilles des accumulations très importantes de coquillages (surtout *Helicophanta vesicalis)* consommés par ces populations au genre de vie cueilleurs vers Ankazoabo (Vérin 1971) et vers Ankatso (Mille 1971, p. 120).

Selon PRINS (1961, p. 16), le terme *Vanjimbo* était utilisé couramment sur la côte kenyans par les Souahilis pour désigner des personnes de statut économique peu élevé ou des porteurs. Or, la relation du pirate Cornelius, à propos de l'aide fournie à Andriamandisoarivo contre les Vazimba, orthographie le nom de ces premiers maîtres du sol "Vanjimbo" (COACM III, p. 417) (1). A mon avis, il peut s'agir d'un terme importé d'Afrique, par les Islamisés par exemple, pour désigner des populations vivant de façon primitive dans l'intérieur. Il en est de même pour le mot "Masikoro" qui, dans le Sud-Ouest, désigne les Sakalava de l'intérieur du Fiherenana et vient d'un mot encore connu en Tanzanie où il désigne les paysans provenant de l'intérieur (Engelvin 1957, p. 39 et Kent 1970, p. 140).

Le rapprochement de Vazimba avec un terme africain ne détruit en rien l'ingénieuse explication d' HEBERT. Il y a eu peut-être attraction paronymique d'un mot mal compris vers le sens de "lié par la parenté à plaisanterie" (2) qui a subsisté jusqu'à aujourd'hui.

Si la symbiose entre les Indonésiens et les Africains s'est faite dès l'aube du peuplement malgache pour se poursuivre pendant plusieurs siècles, elle a dû chevaucher ou être suivie de très près par l'interférence entre Indonésiens et gens de la civilisation souahilie primitive, ces Bantous-marins dont un bien petit nombre devait être islamisé avant le Xe siècle. Je suis frappé par le fait que les Islamisés à Madagascar, et toutes les populations des côtes Ouest et Nord-Ouest, partagent en commun le même mythe sous une forme telle que me l'ont présenté les Antalaotse de la baie de Boina. Selon les informateurs Selimany Sebany et Tonga, les ancêtres des Kajemby et ceux des Antalaotse habitaient jadis ensemble dans une île située entre la côte d'Afrique et les Comores. Ils vivaient de commerce et pratiquaient la religion musulmane. Lorsque l'impiété et la discorde s'installèrent dans l'île, Allah résolut de les punir ; l'île fut submergée par une mer furieuse et quelques justes échappèrent au châtiment ; certains disent qu'ils furent miraculeusement épargnés, d'autres prétendent que Dien envoya une baleine pour les porter ; Kajemby et Antalaotse sont descendus de ce contingent de justes.

(1) *Prins reprend ces renseignements de Krapf "Reisen in Ostafrika" (1958, Vol. I, p. 226). Il indique aussi, p. 17, que les Wajomba sont des Digo convertis à l'Islam, des Souahilis de la région de Tanga. A Madagascar, d'autres etymologies africains peuvent être notées ; outre celle de Masikoro indiquée plus loin, relevons celle de Mikea (*Kea *: vivre de collecte) et peut-être même celle de Bara qui, en souahili, peut signifier la terre ferme comme dans l'expression Bara (ya) Arabu : "the Arabian main" (Prins).*

(2) *Un autre exemple d'attraction paronymique a été mis en lumière par Ferrand. Pour lui,* amboalambo, *chien-cochon, le mot par lequel les Sakalava désignant les Merina viendrait à l'origine d'un mot bantou "Ba lambu", c'est-à-dire "les hommes jaunes" (terme non retrouvé dans le dictionnaire de Sacleux).*

FERRAND, dans ses documents sur les Musulmans (1891, p. 143), a rapporté cette origine mythique évoquée par les peuples du Sud-Est. RALAIVOLA l'a relatée à propos de Anjoaty.

" ... Selon M. Baobilahy Tsiasavika, Chef des Anjoaty ... ses ancêtres passèrent par Mijomby et débarquèrent à Ampasindava dans la sous-préfecture d'Ambilobe, en pays antankarana. Le roi de cette tribu leur assigna la région de Bobaomby au Cap d'Ambre, l'extrême Nord de l'île, pour leur refuge".

(Ralaivola 1970, p. 385)

A Beramanja, pays antankarana, on a le souvenir d'une reine nommée Volontarana qui serait venue il y a très longtemps avec son mari, un Arabe de Mojomby. L'informateur, un vieillard de l'endroit, me précisa même qu'en ce temps là on voyageait dans les grandes pirogues à balancier appelées *lakarakisy* qui pouvaient porter facilement vingt personnes. Des pirogues de cette taille ont été employées il y a un siècle et demi pour les incursions malgaches aux Comores.

Ch. POIRIER, dans son Etude sur le damier ethnique du pays sakalava, rapporte que les Mananandabo seraient venus de Mojomby (1953, p. 23-28) et MELLIS note encore ce mythe, cette fois associé aux débuts de la dynastie sakalava dans le Sud-Ouest. JULLY (1898) entendit relater le mythe trois quarts de siècle avant nous à la baie de Boina et MAZURIER y fait également allusion ...

" ... Les Antalaotse étaient originaires d'une grande île sablonneuse, Moudjumbi entre Mayotte et Madagascar.

La mer gagnant tous les jours la fit disparaître, et les habitants émigrèrent, partie aux Comores, partie à Madagascar".

(Mazurier 1899, p. 269)

Abdulatif MOUSSAFOUMOU, dans son Histoire inédite de la Grande Comore, a aussi fait état de la destruction de Mojomby et l'immigration de ces habitants après les venues chiraziennes.

" ... Ensuite arrivèrent des gens de l'île appelée M'djoumbi située entre Mayotte et Madagascar. Cette île allait être engloutie par les flots et ses habitants prirent la fuite. Une partie de ses hommes arrivèrent à la Grande Comore du côté de Badjini".

L'intérêt du mythe de Mojomby n'a pas échappé à KENT qui l'a rapproché de l'ancienne prononciation locale de l'île de Mozambique "Mussambidji" (communication personnelle). Cette identification est possible. L'origine des gens de Mojomby n'est, en tout cas, pas sur ces hauts fonds entre Madagascar et Mayotte que les capitaines de navires vous montrent en évoquant le sort de ce qu'aurait été cette ville d'Ys de l'Océan Indien. Il est probable que le mythe fait allusion à un cataclysme survenu parmi la population d'une île de la côte d'Afrique. Une partie de l'ancien établissement de Kua a disparu dans un cyclone et, selon BARRADAS, un sort identique aurait été celui de l'île de Bangue dans l'archipel du Bazaruto, ainsi qu'à Mambone à l'embouchure du fleuve Save. Malgré son imprécision, la tradition de Mojomby à Madagascar est, pour nous, une précieuse indication de la coexistence des venues africaines et des Islamisés.

Il est donc vraisemblable que les Islamisés n'ont pas participé d'un phénomène surimposé, mais qu'ils ont pu jouer un rôle catalytique dans les migrations africaines à Madagascar. Mais, avant d'examiner ce qui est connu sur leurs installations, il convient de présenter leur territoire d'origine, et, particulièrement, le côte orientale d'Afrique.